

MARDI A LOS ANGELES

MICHEL LASCAULT

19, rue Servan
75011 Paris
Tél. : 01.43.55.19.87

MERCREDI

Richard Darmon

Un homme sur un escabeau. Petit, négligé, environ quarante ans. La perceuse à la ceinture, des vis dans la bouche. Il démonte un faux plafond. Il soulève une plaque et effraie des souris qui se mettent à courir. C'est bientôt l'heure de déjeuner. Il se donne un peu de temps pour inspecter là-haut.

La lampe torche balaie l'obscurité : moutons de poussière, cadavres d'insectes, chiures de musaraignes. Plus loin, les traces d'une fuite d'eau, vers la colonne centrale. C'est peut-être dangereux, avec tous ces fils électriques à moitié dénudés qui s'enchevêtrent. Son bras tremble d'avoir été tenu en l'air. Bon, c'est la pause. Il continuera son investigation tout à l'heure.

Il sort son casse-croûte, préparé par sa belle-mère. Un sandwich et un fruit (un corossol du Pérou). Le sandwich est aux anchois, il baigne dans l'huile et le sel. Ignoble !

Depuis des années, sa belle-mère lui fait la guerre. Pourrit sa vie. C'est une femme acariâtre à tête de baleine. Elle habite chez lui. Elle distille son venin patiemment, cruellement. Ce n'était pas dans le contrat de mariage.

Il mâche, grimace. Il ressasse. Au début, Esther, sa femme, le regardait avec pas mal d'amour et d'admiration. Ils passaient des heures ensemble, bouleversés, haletants, dévorés d'infini (et de sexe). À présent, ils se soupçonnent, leur vie est un labyrinthe de sens uniques, de voies interdites, de culs-de-sac. Les médisances d'une belle-mère les grignotent. À moins que cette agitation familiale ne masque la perte des sentiments, la fin de l'amour, du désir. Quelle amertume !

Derrière la fenêtre, le canal reflète un ciel nuageux, aux lumières changeantes. Le soleil éblouit par moments la surface de l'eau. Dans l'air pur, portés par le vent, des pigeons font de longs vols planés. C'est un bel appartement profond à baies vitrées, en premier étage, sur toute la surface de l'immeuble. Il appartient à Joselle Wolson, une Américaine de trente ans.

Richard Darmon doit dans un premier temps établir un devis, pour retaper intégralement l'électricité et améliorer la luminosité. Il est designer lumière, en libéral. Électricien pour bobos. Il s'occupe des éclairages, des installations électriques, d'aménagements intérieurs. Un bon job, indépendant, spécialisé, intéressant. Avec un peu de sérieux et un bouche-à-oreille favorable, c'est une mine d'or. Mais à quoi bon être heureux au boulot si c'est l'enfer à la maison...

Il se rappelle avec horreur ce matin. La première heure, la plus délicate. Ses deux filles, Levanah et Surya, se disputaient pour une couronne de Barbie qui avait disparu. Cris, insultes, et la mamie qui arrive là-dessus : « Je l'ai vue, la couronne de Barbie, sur le bureau de Papa. » Et voilà les

deux mêmes en train de remuer toute sa comptabilité pour retrouver le diadème de la Barbie ! Misère.

Deborah Veinstein

« Entrez. » On est un mercredi du mois d'avril. L'hiver a été long, dur. Il fait encore frisquet, le chauffage marche à plein. Deborah, une petite grand-mère frêle, aux yeux illuminés, accueille le plombier, partagée entre joie et rancune : « - Une semaine que je vous attends. – Oui, avec ces dérèglements climatiques, on est à hue et à dia. Un tuyau qui éclate ici, un joint qui part en pet de chien là. Alors mon agenda n'est pas vide, vous pouvez me croire. On n'est pas assez d'artisans, ma bonne-dame. C'est la faute à l'Education nationale et aux charges sociales. – Peut-être bien, mais moi je n'ai plus d'eau chaude. Et depuis une semaine. C'est quand même pas une vie pour une personne de mon âge. – Je sais, je sais. Montrez-moi ça, on va essayer de faire *peut-être* quelque chose. »

Elle le conduit à la cuisine, assombrie par un vieux papier peint sépia à lignes brunes verticales et, ça et là, des instruments de marine : compas, sextants. Derrière une petite trappe incrustée dans le mur, les deux colonnes d'eau. « - Voilà, c'est à droite, l'eau chaude, ça fuyait. Des jets bouillants. Ça m'a brûlée, et ça a blessé ma belle-fille qui était là. Notez bien, heureusement qu'elle était là, parce que sans elle on ne sait pas comment ça aurait pu finir. Ça brûlait, on a crié, je ne vous dis pas. Regardez, j'ai encore la marque sur mon bras. – Oui, oui, je vois ce que c'est, dit l'homme, jovial et énergique. Poussez-vous donc un peu. »

Au fond de la cavité sombre et humide, des peaux de saucisson, des gravats, une plume d'oiseau. « Manque d'étanchéité. Le mieux serait de mettre un manchon et le souder si le tuyau est en cuivre. Je vérifie. S'il est en multicouche, il faudra mettre une jonction et le serrer avec une pince à sertir... - Ce sera long ? - C'est-à-dire que pour bien faire, il faudrait tout changer. Vous avez de l'amiante et du plomb là, Madame. - Tout changer ? Mais ça va coûter dans les combien ? - Oh, mais de toute façon, je n'ai pas le temps de commencer un chantier avec tout ce ramdam de partout. Pas avant un mois et demi. Et vous savez ce que ça veut dire... - Non, je ne sais pas ce que ça veut dire. - Bah, un mois et demi, chez nous les plombiers, fait-il avec un large sourire, ça tire plutôt dans les sept mois, ça nous repousse à novembre. Mais je vais vous soigner ça aux petits oignons, parce que vous m'êtes sympathique. Je vais vous faire une cautérisation minute... Et voilà. Actionnez le robinet maintenant... »

Tout en payant, Deborah écoute vaguement l'homme deviser. Elle revoit son père lui expliquer : « Lorsqu'on a des ennuis de plomberie, c'est qu'on a des problèmes dans la vie. Il faut se remettre en cause, il faut bien s'examiner à ce moment-là. Il y a quelque chose qui ne va pas. » Oui, mais quoi ? se demande-t-elle en fermant la porte derrière le plombier. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Noémie Lefebvre

Noémie est une des attractions involontaires de ce restaurant semi-chic en bordure de canal. Blonde aux yeux bleus, couvée d'amour et de désir depuis qu'elle est née. Petit miracle esthétique. Elle porte une veste marron à glissière en cuir de mouton et un pantalon noir en vachette. Son visage et ses mains diaphanes émergent des peaux de bêtes comme les fleurs dans la boue. À l'annulaire de la main gauche, qui caresse négligemment la serviette de lin blanc, brillent une alliance dorée et une bague de fiançailles en diamant.

Elle a commandé une spécialité d'oeufs pochés nappés d'un coulis d'échalotes, d'herbes et de lardons ; des artichauts farcis et pour finir un baba de camelo, un gâteau portugais hyper-sucré à base d'oeufs et de lait concentré. Pour boire, une eau pétillante. Elle fait baver ses amies parce qu'elle garde toujours sa ligne. Oui, elle mange sans frein, mais Madame est sportive.

Depuis plus de trente ans, elle a conscience d'être incessamment épiée, reluquée, désirée, jalosée. Elle reste impassible devant ces regards qui la scrutent, la déshabillent, ne lui laissent aucun espace. Elle en joue. Elle-même surveille le manège des clients, leurs stratégies, leurs conversations.

« Une femme comme ça, chuchote un vieil homme devant une langue de veau, au bled, je la veux, je la prends. - Tu la prends ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas une marchandise. - Je la prends, ça veut dire que je donne de l'argent à sa famille, et elle est à moi, elle est ma

femme. - Mais imagine qu'elle soit mariée... Regarde, elle porte l'alliance.
- Si elle est mariée, je fais tuer son mari, et après je la prends. - Tuer ?
Tuer son mari ? Mais qu'est-ce que tu as besoin de le tuer, son mari ? Tu
pourrais la séduire, elle... - Non, une femme mariée, je suis obligé de la
respecter là-bas. Mais une fois l'époux zigouillé, elle est de nouveau libre
et là je peux l'avoir. - Tu es vraiment tordu. - Mais non, c'est comme ça
que ça se passe. - Laisse-le, tu ne vois pas qu'il délire, intervient une
petite mémère en robe chasuble à motifs bleu lagon. Il est même
incapable de faire du mal à une mouche. Regarde-toi. Mauviette. Espèce
d'Alzheimer. »

La vieille dame qui vient de parler, maigre, aux cheveux blancs, avec un
pull en alpaga vert pomme, a élevé la voix un peu trop fort : tout le
restaurant a pu entendre sa réplique vengeresse. Un silence gêné
s'installe brièvement, que les garçons essaient de meubler à coups de
commandes bruyantes et de soucoupes entrechoquées.

Karim El Yazidi

« Je te raccompagne. » Karim se lève de son fauteuil blanc et fait
quelques pas vers la porte. Dans l'appartement baigné de soleil, le grand
air gonfle les voilages en organza. L'invité de Karim est un homme
robuste aux yeux droits, complet noir et chemise blanche. Seule
fantaisie : une cravate ocre Hermès en twill de soie, avec des motifs de
pélicans ouvrant le bec pour avaler des poissons.

Arrivé au seuil de l'escalier, l'homme se retourne vers Karim et lui dit : « Je dois te confier quelque chose. » Un silence s'installe brièvement. À travers les minces cloisons et par la fenêtre ouverte se mélangent les bruits de la ville et de l'immeuble : un feuilleton à la télévision, le rire d'une femme, une sonnerie de classe, des cris d'enfants, le flux des voitures qui longent le canal, le vent dans les feuilles.

« Je vais la quitter. » Il a parlé à voix basse, froidement. « Rentre, dit Karim. On ne va parler de ça ici. – Il n'y a pas à parler. Je voulais te tenir au courant de mes intentions, c'est tout. Tu es un ami. – Oui, Gérard, chuchote Karim, mais je ne tiens pas à ce qu'on nous entende. C'est très sonore ici. Viens à l'intérieur, je veux te dire deux mots. » Une abeille volette dans la cage d'escalier. Une marque horizontale est gravée sur le mur du palier, à hauteur de hanches : elle laisse apparaître le plâtre derrière la peinture aux bruns sombres passés.

L'homme qui s'appelle Gérard se retourne vers Karim : « Elle couche avec la *femme* du patron. – Avec une femme ? Avec Noémie ? La Noémie qu'on connaît ? Je n'en reviens pas. Comment le sais-tu ? – J'ai reçu une lettre anonyme. – Une lettre anonyme ? C'est quand même une drôle d'histoire. » Karim tombe des nues. « Tu as vérifié si c'était vrai ? – Je l'ai suivie, je les ai vues s'embrasser la rue. – Tu en as discuté avec Babette ? – Ce n'était pas facile, mais, oui, je lui ai tiré les vers du nez. Elle a fini par avouer. – Et que dit-elle ? Elle regrette ? – Non, elle prétend qu'elle a besoin à la fois de Noémie et de moi. Tu comprends, moi, s'emporte-t-il en regardant ses chaussures, ces situations de

vaudeville à la mords-moi-le-nœud, ça ne m’amuse pas du tout. Je vais tirer un trait sur tout ça. »

Un sourire un peu forcé, mélange d’amitié et de souffrance. L’homme descend l’escalier, tandis que Karim retourne pensivement dans l’appartement.

Deborah Veinstein

Assise dans un fauteuil de cuir noir avec coutures apparentes, derrière la fenêtre de son deuxième étage, la petite vieille regarde les allées et venues sur le canal. Tricote une maille à l’endroit, amène le fil rose devant, en le passant entre les deux aiguilles, et une maille à l’envers. Ramène le fil derrière, en le passant entre les deux aiguilles, et tricote la maille suivante à l’endroit. Et ainsi de suite.

Elle parle toute seule. « Bon, pour la fuite, c’est réglé. Demain, c’est l’enterrement de Sarah. Comment vais-je m’habiller ? » Au-dessus du téléviseur, une petite bouteille transparente bleu clair, moulée en forme de Vierge Marie, souvenir d’un voyage à Lourdes.

« Mon manteau est au pressing, alors je mettrai mon parka noir. Peut-être qu’il pleuvra. Il faudra aussi que je prévoie un parapluie. Oh, et puis ça me travaille, on s’était promis que celle qui survivrait lirait une poésie aux funérailles de celle qui serait partie la première. Pauvre Sarah. » Elle s’arrête de tricoter. « Les lectures publiques, très peu pour moi. Mais une promesse, c’est important. Oui, mais la famille de Sarah, telle que je la

connais, ils ne seront pas contents. La femme du David, elle serait même capable de me rembarrer si je demande quelque chose.»

Elle soupire, le ventre serré. Elle angoisse. Se fige. Dehors, les miroitements de l'eau l'hypnotisent un peu. Elle se calme, reprend son souffle, pose les aiguilles et l'ouvrage. Prend un bloc-notes. La bille du stylo bleu pénètre profondément dans le papier :

« Parka

Parapluie

Poème »

Elle pense aussi à sa robe chasuble noire en piqué de coton, à son collier de perles naturelles deux rangs, à son bracelet d'ivoire et d'or... « Oh, et puis moi je leur proposerai, pour le poème. Mais s'ils me font une remarque, une seule, je serai quitte de ma promesse. Tu comprends, Sarah, dit-elle les yeux grand ouverts, ils me font peur. Et le poème, je te le lirai sur ta tombe une autre fois. Rien que toi et moi. »

Avec un petit bruit, poussés par le vent, les deux vantaux de la fenêtre à croisillons s'ouvrent soudain, laissant l'air froid entrer dans la pièce surchauffée. Au même moment, les cloches de l'église battent les trois coups de quinze heures. Deborah sourit. Elle se sent en complicité avec les anges, les morts et la transcendance. Cette oraison poétique, c'est tout de même un acte d'amour. Avec l'aide de dieu, elle lira son poème demain.

Noémie Lefebvre

Tout en mangeant son gâteau, Noémie se concentre sur ses sensations sucrées : ça lui court jusque derrière les oreilles, ça lui explose le crâne. Elle repense à ce vieillard gâteux, à la table voisine, qui parlait des femmes si bêtement, tout à l'heure. Souvent, elle lit dans les yeux des hommes, même chez son mari, cette pulsion de viol. Elle a des copines qui ont été violées. Elles lui ont raconté ce que ça fait.

« Finalement, se dit-elle, il a quand même raison, ce vieux schnock. Il vaut mieux se débarrasser du mari pour piquer la femme. »

C'est elle, Noémie, qui a envoyé une lettre anonyme pour révéler à Gérard que Babette le trompait. Elle s'est implicitement dénoncée elle-même, par la même occasion. Pour le piéger. Elle se doutait qu'il réagirait abruptement, en mâle bloqué, en vieux macho, en phallocrate plouc. Et c'est naturellement ce qui est arrivé. Il a pisté Babette, il s'est hérissé, il l'a engueulée. Il a été vexé au dernier degré de découvrir en sus qu'il était cocu à cause d'une femme. L'homosexualité, ce n'est pas dans sa culture.

Noémie se caresse les mains. C'est une question de jours maintenant pour qu'il se sépare de Babette. Elle dessine une croix dans la crème anglaise : « Gérard et Babette, tchok tchok. Et sans ce gêneur j'aurai mon amante pour moi toute seule. Miam miam, j'ai hâte...»

Elle cache bien son caractère. Elle a l'habitude de commettre ses petits forfaits, socialement inavouables, dans le plus grand secret. Avec sang-froid et précision. C'est le jeu de la vie. Adultère et voyeurisme sont ses

péchés mignons. Nul ne l'a encore surprise à la nuit tombée, sur les toits de la ville, avec son téléobjectif, en train de surprendre par les fenêtres les couchers imprudents, les déshabillages, les ébats, les petits gestes cochons.

Mais quand on parle de Noémie, c'est toujours : « La petite naïve ! Heureusement qu'elle vit dans un cocon, sinon elle se ferait croquer toute crue. » Noémie l'innocente, le bébé, la femme-enfant. Noémie, la beauté ignorante d'elle-même... C'est si bon de jouer les ingénues.

Dans la rue, en sortant de chez Karim et en passant devant le restaurant qui est en bas de l'immeuble, Gérard découvre Noémie Lefebvre absorbée devant son gâteau. Mélange de fureur et de peur : qu'est-ce qu'elle fait là, la femme du patron ? C'est un drôle de hasard, quand même ? Est-ce qu'elle le suit, est-ce qu'elle le nargue ? Il aurait bien envie d'entrer dans le commerce et de lui secouer les puces.

Joselle Wolson

Joselle Wolson a trente ans. C'est une petite Américaine brune, au teint mat, un peu grasse, le regard triste. Des yeux glauques, malades d'avoir vu, une âme chavirée d'avoir déchanté. Un esprit perverti par le mélange typiquement US d'égoïsme et de puritanisme. Des yeux devenus secs du jour où Joselle a décidé de ne plus pleurer. Pupilles sombres à moitié recouvertes par des paupières lourdes, qui scrutent le monde avec cynisme et ne s'éclairent faiblement en société que pour mimer l'enthousiasme, d'ailleurs sans y parvenir.

Mais pour la première fois depuis longtemps, elle est vraiment excitée. Elle va chez elle en courant, pour le simple plaisir de courir. Elle a envie d'écrire un mail à sa mère pour lui raconter l'extraordinaire aventure qui lui arrive : un homme l'a demandée en mariage ! Elle en est vraiment heureuse, quoiqu'elle n'ait aucune intention d'épouser ce garçon.

Elle grimpe l'escalier quatre à quatre, ouvre la porte de son appartement, et s'immobilise, effarée. L'ouvrier, celui qui s'occupe de l'éclairage. Elle l'avait oublié. Il est dans une position équivoque, vaguement obscène : allongé sur le dos dans l'épaisse moquette de laine sable, les pieds soulevés au-dessus du sol, les jambes nues, son pantalon plié à côté de ses chaussures. Il porte un slip blanc. Il la dévisage, interloqué lui aussi. « Euh, excusez-moi », fait-il en se relevant d'un air gauche, essayant de se cacher comme il peut. Joselle baisse les yeux.

« Euh, c'est embarrassant, dit Richard, rouge de confusion. J'étais en train de faire un peu d'abdominaux, ça m'aide pour mes aigreurs d'estomac, vous comprenez. Et comme mon pantalon me serre le ventre, euh, je l'ai ôté, et c'est pour ça que... - Bon, Monsieur Darmon, fait Joselle (ça y est, le nom lui est revenu), je ne faisais que passer. Avez-vous bientôt fini la diagnostic des travaux à faire? - Oui, oui, je suis en train de terminer. C'est à peu près en bon état. A vue de nez, en un mois ce sera impeccable. - Ah, très bien, alors faites-moi vite la devis... Très bien, alors je vous laisse. Je prends juste la computer. Bon digestion, bonne travail... Et (elle lui fait un clin d'œil) rhabiliez-vous, vous allez prendre froid. Bye bye. »

L'ordinateur portable dans son sac, elle ressort, tétanisée, claque la porte et s'adosse, crispée, au mur du palier. Il est hors de question qu'elle laisse son appartement un mois dans les mains de ce dingue. Qu'est-ce qu'il fabriquait en slip ? D'où sort-il, ce mec ? Qui le lui a présenté ? Tout à coup, il lui fait penser trait pour trait à un psychopathe qui est revenu détraqué de la guerre en Irak et qui séquestre des femmes célibataires. La même tête.

Joselle régularise sa respiration. Allonger l'inspiration, retenir son souffle, approfondir l'expiration. Pas de panique, Joselle, tout va bien. Elle ferme les yeux, se concentre et visualise : en inspirant, une pierre se dresse ; en expirant, la pierre se couche. La pierre se lève, la pierre se couche. La pierre se lève, la pierre se couche. Plus lentement. Puis la pierre reste immobile. Elle disparaît lentement, il n'y a plus de pierre du tout. Elle a fait le calme dans son esprit. Ouvre les yeux. Sourit avec fatalisme.

Deborah Veinstein

Il est 22 heures. La nuit est tombée. Le canal n'est plus qu'une longue flaque d'huile noire. Derrière sa fenêtre du deuxième étage, toutes lumières éteintes, devant un verre de rosé chambré, Deborah épie le curieux manège d'un homme, dehors, qui fait passer des paquets d'une rive à l'autre. Un immense tas de cinq à six cents petits sacs brillants qu'il achemine patiemment par le pont. Des petits sacs de congélation transparents. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à l'intérieur : des pierres précieuses, des animaux morts, des ordures ?

Tout en suivant l'inconnu des yeux, Deborah s'interroge sur les fautes qu'elle a commises ces derniers temps. Bien sûr, il y a ces espiègeries sur internet. Elle s'est inscrite sur un site de rencontres sous un pseudonyme flatteur, avec la photo d'une jolie jeune femme. Elle s'amuse à séduire les hommes. Elle les provoque, les laisse fantasmer. Il y a longtemps que ça dure. Mais le Ciel ne s'arrête pas à ces facéties... Enfin, elle espère...

Sa bouche est tellement collée à la fenêtre que la vitre se couvre de buée. Deborah la frotte de la main. Ah, revoilà le passeur de sacs. Il ne se lasse pas. Deborah essuie sa main humide sur le verre de vin. Ah ! Maintenant il traîne un coffre... Lourd. Il peine à le tirer.

Deborah écoute les petits bruits de la nuit, conscience silencieuse qui l'aide à affronter ses démons : les frottements de l'air dans le nez, la caresse des doigts sur le verre, une canalisation. Entendre son environnement sonore pour laisser ses pensées résonner. Où vont se nicher les fautes ? Partout. Oh, elle se sent encore assez mauvaise pour désirer, jalouser, haïr. Ce sont même peut-être ces méchants sentiments-là qui la maintiennent vivante. À la fin, sa copine Sarah était gentille avec tout le monde, ça la rendait inexistante aux yeux des autres. Trop gentille. Peureuse, faussement heureuse. Effacée, transparente... jusqu'à disparaître.

Deborah saisit la petite cruche de rosé et se ressert un verre. Elle est légèrement pompette. Sur le pont, l'inconnu a fini son transbordement. Il

jette un dernier coup d'œil sur l'autre rive. Oh, il a oublié quelque chose.
Il revient.

Soudain un autre homme sort de l'ombre et se jette sur l'inconnu. Ils se battent. Deborah a peur et renverse un peu de vin sur sa robe de chambre. Elle pose en hâte son verre sur la desserte en hêtre et plonge les mains dans ses poches. Elle y trouve sa clé, attachée à une cordelette. Elle trotte jusqu'à la porte blindée et s'assure qu'elle est bien fermée.

Karim El Yazidi

L'heure est tardive, la nuit angoissée. Karim travaille silencieusement devant son cahier noir. Le soir, quand il est seul, il s'astreint à une méditation philosophique. Aujourd'hui, il écrit un court texte sur les chemins de la Providence. Il cherche à discerner les contours d'une « mission sacrée ». Le bien peut venir du mal, le mal peut sortir du bien... Ne risque-t-on pas d'errer, de se gourer, quand on se croit investi d'une mission ? La répression au nom de la justice n'ajoute-t-elle pas du mal sur le monde ? Les plus grands maux viennent de prétendus redresseurs de torts. Alors que faire ?

Tout à l'heure, des gens se sont battus sur le pont. Une rixe entre deux clochards. Ils se donnaient des coups maladroits et grognaient, hurlaient. C'était un spectacle tragique et grotesque. Avec leur bouille droit sortie du théâtre shakespearien, les SDF s'engueulaient. L'alcool les rend

dingues. Souvent, ça se termine sans bricole. Parfois un couteau sort, et il faut appeler le Samu pour recoudre les corps.

Pendant la bagarre arrivèrent par les quais une dizaine d'étudiants, éméchés eux aussi certainement. Ils se rapprochaient à toute vitesse.

L'un des vagabonds partit en courant. L'autre restait là, l'air égaré. Reprenait-il son souffle ? Croyait-il avoir affaire à des amis ? Il semblait perdu dans son monde, dans ses rêves. Peut-être s'imaginait-il sauvé par une cohorte d'anges. Karim est presque certain que le clochard est allé vers les étudiants en leur disant : « Mes frères, mes frères ! »

Il a vu les jeunes gens s'arrêter à quelques mètres de l'homme, se concerter à voix basse. Puis deux d'entre eux ont encadré le clochard. Ils ont paru le soutenir. Mais, contre toute attente, ils l'ont précipité dans le canal. On a entendu un grand plouf et la bande s'est dispersée.

Karim est resté coi. Non loin, des passants se sont arrêtés, le téléphone sur l'oreille, pour donner l'alerte. Quand les pompiers et la police sont arrivés, ils ont repêché, avec leur lenteur habituelle et procédurière, un corps sans vie. Personne n'avait eu le courage de se jeter dans l'eau glaciale pour le sauver. Karim mord l'extrémité de son stylo. Il n'arrête pas de se tourmenter : il aurait peut-être dû le faire.

Joselle Wolson

Joselle rêve. Un beau jeune homme, un adonis s'offre à elle. Grâce de la chair. Il est nu. Elle passe les mains sur son torse, en adoration. Mais voilà que le bel éphèbe est attaqué par derrière et dévoré. Un être

bedonnant, hébété, vêtu de haillons, la bouche pleine de sang, la regarde. Elle est paralysée par la peur. Cet homme, elle le reconnaît, c'est Richard Darmon, l'ouvrier. Il ouvre la bouche et dit : « Je suis insatiable » en la déshabillant. Elle n'ose pas résister. Elle ferme les yeux et sent la peau desséchée de la bête pénétrer son corps, à grandes poussées brûlantes, dure comme la pierre. Elle se dit que sa seule chance de salut serait d'engloutir en elle ce démon. Elle ouvre les yeux juste pour voir la gueule de Richard Darmon hérissée de dents pointues lui arracher le visage.

Elle se réveille en sueur. Reprend son souffle. À côté d'elle dort son nouvel amant, un petit professeur qui l'a demandée en mariage. Il n'est pas très brillant au lit, mais elle avait faim pour deux. Elle s'est déchaînée charnellement. Il y avait plusieurs mois qu'elle attendait ce moment. « Et demain matin tu ne perds rien pour attendre, mon bonhomme. »

Elle repense à son cauchemar, tout en caressant les fesses de l'endormi. Elle est impressionnée par la précision de sa vision. C'était vraiment l'ouvrier qui était là devant elle. Elle a fait dix ans de psychanalyse, elle se donne le droit d'interpréter les rêves. Ce songe lui découvre l'ambivalence des sentiments qu'elle a pour cet homme, surtout après la scène ridicule de cet après-midi : du dégoût et de l'attirance, de la répugnance et du désir.

« J'ai des pensées contradictoires vis-à-vis de ce Richard Darmon, se dit-elle. Ce matin je n'en avais rien à foutre. Cet après-midi je voulais le

virer. Et cette soir je le retrouve dans une rêve érotique. Érotique ? Plutôt pornographique gore. Alors voilà ce que je vais faire. Demain, quand il me présentera sa devis, je le ferai baisser de vingt pour cent. S'il accepte, on verra le suite de l'histoire. S'il refuse, pas de problème : adieu, Monsieur Darmon. » Elle ferme les yeux, satisfaite de ce compromis avec son inconscient et son portefeuille.

Richard Darmon

Richard Darmon, lui non plus, n'arrive pas à trouver le sommeil. Il s'assoupit, mais par saccades lui reviennent les images de cet après-midi chez Joselle Wolson, quand elle l'a surpris en slip. Dans le noir faiblement troublé par la veilleuse de la télévision, il ouvre des yeux ronds. Il lui semble que ses visions s'impriment au fer rouge dans son corps, de la tête au ventre. Une photo incandescente grand format lui déchire les veines : lui à moitié nu dans l'appartement de Madame Wolson.

À côté de Richard, Esther respire paisiblement. Elle lui tourne le dos. Elle dégage une chaleur et une odeur douces. Si elle savait... Si elle savait, il ne serait plus rien à ses yeux... Moins qu'une vieille chaussette trouée. Déjà qu'il n'est plus grand-chose. Déjà qu'elle le regarde sans aménité... On ne badine pas avec l'honneur dans la famille Schulman.

C'est angoissant, à la fin. Personne ne va croire son histoire. Il s'est déshabillé chez son employeur, enfin, chez son employeuse, parce que son pantalon le serrait. Il avait mal au ventre et il a fait des abdominaux pour se détendre. Déjà ce n'est pas logique : en quoi des abdominaux

relaxent-ils le ventre ? « Enfin, moi, ça me fait du bien. Il faudra que j'en parle au docteur Blum... » Il s'angoisse à l'idée des premiers regards et des premiers mots que Joselle lui opposera demain matin.

Première hypothèse, la plus vraisemblable. L'Américaine a joué la comédie de la légèreté, elle a fait sa coquette blasée, mais en réalité elle trouve son attitude révoltante. Demain, elle le congédie et raconte le scandale à toutes ses amies. Il perd une cliente et sa réputation. Son affaire périclite, Esther a vent de l'histoire, elle le quitte avec les enfants. Il sombre dans le désespoir et se suicide.

Deuxième hypothèse. Joselle Wolson continue le même jeu, elle fait comme si de rien n'était. Cet incident n'aura été qu'une parenthèse sans importance. À la limite il leur en restera une petite connivence secrète, et vaguement honteuse.

Dernière hypothèse : en le voyant ainsi presque nu, désarmé, elle a été envahie d'un flot de tendresse qu'elle s'est bien gardée de trahir. Comme l'eau reflète le visage qui s'en rapproche, son cœur s'est reconnu en lui. Dans cette cocasserie, elle a senti la main de la Providence. Demain, elle viendra à Richard, elle se donnera à Richard. Elle le délivrera de cette vie pleine d'épines. Il s'installera dans son appartement. Ils vivront un amour sans limites. Grâce aux relations de sa nouvelle femme, il montera un cabinet de design lumière pour des clients américains... « Hum, hum », marmonne Richard en sombrant dans le néant.

Noémie Lefebvre

La nuit, sans lune. Noémie, blottie dans l'obscurité et le froid, harnachée d'un équipement sommaire d'escalade, sur la pente d'un toit en tôle. Au téléobjectif, elle balaie les rares fenêtres allumées du voisinage.

Derrière un rideau translucide, il y a un homme, en contre-jour, assis à son ordinateur, comme une statue de granit sombre. À la fenêtre de gauche, une lumière nue au milieu d'une pièce vide, une table et trois chaises plaquées en formica blanc. Plus loin, un jeune homme maigre, en noir, range le fouillis de sa chambre ; il a l'air perdu ; il s'arrête, jette un coup d'œil circulaire, paraît abattu ; reprend sa tâche. Noémie le mitraille consciencieusement.

Elle s'offre le plaisir impudique de voir, d'être la petite souris qui surprend tout depuis son trou noir. Il y a un autre jeu : capter le moment où la personne prend conscience d'être épiée, avertie par un sixième sens. Un petit mouvement de tête, un temps d'arrêt : une pulsion animale venue du fond de l'être a averti la proie du danger. Le sujet va à la fenêtre. Scrute la nuit, inquiet. Ne découvre qu'une vaste étendue sombre. Noémie s'est rendue invisible. La proie s'apaise. Elle se demande si elle n'est pas victime d'une illusion. Si elle n'est pas un peu paranoïaque.

Sur la droite, une lumière s'allume. Du nouveau. Noémie ajuste son appareil, le cœur battant. Entrent deux hommes et une femme, jeunes, sourires larges. Ils s'affalent en chœur sur un grand lit. C'est peut-être le

préliminaire d'une orgie. Un rapide regard vers la fenêtre : la femme se lève et descend un volet roulant. Fin de la scène. Dommage !

Noémie regarde sa montre : trois heures et demie du matin. Elle quitte son point d'observation, descend du toit par une échelle en bois et rentre chez elle, à quelques encablures de là. Elle repense aux trois jeunes. Elle imagine des scènes torrides d'amour en groupe, quand on ne sait plus distinguer la droite et la gauche, le haut et le bas, son corps et la peau des autres.

Elle rentre. Son mari est en voyage, et son lit froid. Elle regarde une dernière fois son portable. Vingt-quatre heures qu'elle n'a pas de nouvelles de Babette. Pas un appel, pas un message. Ça commence à bien faire.

JEUDI

Richard Darmon

« - Ouin... Levanah elle a pris ma poupée et elle l'a mise dans le bain pour la noyer... Ouin (ça, c'est Surya). – Chéri, lève-toi pour t'occuper des petites, je n'en peux plus, je n'en peux vraiment plus ! (ça, c'est Esther). – Richard, voulez-vous m'aider à déplacer le canapé, la petite a jeté sa tototte. Richard, s'il vous plait (ça c'est la belle-mère). – Papa ! Papaaaaaaaaaaaa ! (ça c'est Levanah, Surya doit être en train de lui arracher les cheveux). »

Richard se lève, hirsute, hagard, dans son pyjama bleu imprimé, avec un horrible lapin en train d'exhiber une minuscule carotte, cadeau débilant offert par la belle-mère. « Ah ! Enfin ! Richard, aidez-moi donc à déplacer ce canapé ! » Il la regarde sans dire un mot. Se penche. La tétine se trouve au fond, au beau milieu. Il faudrait un bras télescopique pour l'attraper. Donc obligation de bouger le canapé. Mais comment le déplacer sans rayer le parquet ? Les patins de feutrine ! Combien de fois il a demandé à Esther de ramener de la quincaillerie des boîtes de coussinets en feutre pour les mettre sous les meubles ! Mais qu'est-ce qu'elles font de leurs journées, ces deux-là...

« Alors, Richard, vous rêvez ou quoi ? Venez, qu'on déplace ce canapé. » Toujours mutique, Richard cherche un balai dans la cuisine, le glisse sous le clic-clac et ramène la tétine avec. Le parquet est sauvé. La belle-

mère : « Ah, merci pour l'hygiène. Et pour la poussière. Maintenant il va falloir la désinfecter, cette pauvre sucette. »

« Tuut tuut ! Tuut tuut ! Laissez-moi passer ! » C'est Surya qui court, les fesses à l'air, dépliant dans son sillage un rouleau de papier hygiénique blanc, comme la traîne d'une mariée dévergondée. « Surya ! Richard ! Mais ce n'est pas possible ! Mais fais quelque chose ! Ah, qu'est-ce qui m'a fichu un empoté pareil ! » Dans l'appartement retentissent des pleurs. Esther s'emporte, elle crie. Richard la regarde comme derrière un bocal. Elle reste belle. Depuis quelque temps lui fleurissent des cheveux blancs, elle ne veut pas les teindre.

Babette

Sous le grand drap de coton bleu clair, près de Gérard qui respire calmement, rêve Babette. Le jour entre, à peine filtré par le léger voilage blanc. Dans le petit jardin privatif, les oiseaux se sont mis à chanter. C'est encore une belle journée qui commence.

Elle paresse. Regarde son homme, hume sa chaleur, son odeur forte, regarde son torse large se soulever régulièrement, et croître. Il a trente-sept ans, elle dix de moins. Il n'a rien d'exceptionnel : un physique assez raide, un job de journaliste plutôt bien payé (avec abattement fiscal), mais une position subalterne. Têtu de caractère. Toutefois beaucoup de charme, viril et élégant, avec un simplisme moral au fond très rassurant.

Elle se sent protégée par sa carrure de mâle endormi, comme derrière un grand rocher ou un arbre épais.

Elle s'est réconciliée avec lui, hier après-midi. Il l'avait confrontée à un choix. Noémie ou lui. Elle lui a finalement sacrifié Noémie. Sans beaucoup d'hésitation.

Son ventre se contracte. Elle est assaillie d'images du passé qui la remuent à l'intérieur, comme des secousses électriques.

Il y a deux mois et demi, un beau dimanche d'hiver, Gérard a invité son patron à déjeuner. L'appartement bien apprêté, fleuri, les effluves accueillants d'un faon braisé qui mijote.

Babette revoit la séquence. L'apparition de Noémie Lefebvre, mystérieuse, dévorante, - la femme du patron. Elles deux dans la cuisine, à échanger des banalités. La main de Noémie qui la prend par la taille, son érotisme impérieux, sa langue qui se glisse dans sa bouche. La culpabilité, l'effarement, le plaisir, la soumission. Le cœur qui bat à toute allure et l'air de rien devant les hommes. Le pied insinuant de Noémie durant le déjeuner.

Le lendemain, après-midi chez Noémie : gestes tabous, corps pantelant de désir, orgasmes. Babette écarquille les yeux pour ne plus y penser, elle risque de s'exciter pour de bon.

Gérard dort encore. Les oiseaux se sont tus. Il va être huit heures, le temps pour lui de se préparer, avant une journée au bureau. Elle se love contre sa peau tendrement.

Elle se demande, avec une légère angoisse, comment va réagir Noémie. Depuis cette aventure, la vie n'est plus pour Babette une simple traversée de l'être, avec ses longues attentes, ses déconvenues et ses cadeaux. Elle se sent à présent enrôlée dans une sorte de théâtre écrit par une scénariste perverse, avec des doubles jeux, des traîtrises, des coups montés, des lettres anonymes, des jouissances clandestines, et derrière tout cela un immense cri tragique.

Le réveil sonne soudain, alternance de sons monotones et de silences. Gérard étend la main et l'éteint à l'aveugle. Il ouvre doucement les yeux. Regarde Babette, circonspect. Elle approche son visage. Premier sourire, premier baiser.

Deborah Veinstein

Des mains décharnées, grêlées et légèrement tremblantes ouvrent les volets de la chambre. Une masse d'air frais s'engouffre dans l'appartement surchauffé. Dehors, un fort vent d'est balaie les nuages. Le canal bruit et scintille. La rue retrouve ses jeunes loups et tigresses affairés. Plus trace des violences nocturnes : le jour a tout effacé. Deborah se demande même un court instant si elle n'a pas rêvé. Mais non, sa petite tête fonctionne encore bien : sa robe de chambre est encore maculée du vin renversé ; sur la desserte trônent aussi le verre aux trois-quarts vide et la cruche de rosé, signes de sa retraite hâtive. Seules les rues sont sans mémoire.

Elle a le réflexe d'aller vers le téléphone. Puis se ravise tristement. Si Sarah était vivante, elle lui raconterait tout. En détail. « Alors, tu vois, Sarah, je m'étais assise bien confortablement dans mon fauteuil près de la fenêtre. À droite du piano. J'avais éteint les lumières pour ne pas attirer l'attention, avec un verre de rosé, pour me détendre, et j'étais en train de savourer le spectacle de la nuit quand... » Elle lui aurait tout décrit, le clair-obscur du canal, le clochard avec son barda, l'homme embusqué, la rixe, la peur...

« Ma pauvre Sarah, on t'enterre aujourd'hui. Tu disais toujours que ce sont les vivants les plus à plaindre. » Mais Sarah n'est plus là. Sur la cheminée du salon trône une petite boîte en bois, percée de fines ouvertures. C'est un vieil objet chinois dans lequel on enfermait des sauterelles ou des grillons pour les entendre chanter. Depuis longtemps la boîte est vide. C'est un cadeau de Sarah. De Sarah elle aussi absente et silencieuse.

« Ne pas me laisser envahir par les idées noires », murmure Deborah en pleurant. Les yeux brûlants, elle est accablée de chagrin. Elle va se nettoyer le visage avec de l'eau froide et s'allonge sur le lit. Regarde le plafond, flou à travers les larmes. Ferme les yeux, retrouve une sérénité dans l'obscurité.

Elle sent qu'elle se crispe à nouveau. Des voix, des cris cherchent à se frayer un chemin jusqu'à sa conscience. Ne pas les réprimer, au contraire les accueillir. La rumeur des morts. Le chœur dissonant de sa douleur. Un grondement d'horreur monte depuis son ventre, comme des milliers

de cris, comme l'écho de sa souffrance ou le lointain hurlement de myriades d'êtres enfermés dans les ténèbres. Comme un immense orchestre crépusculaire et macabre qui s'accorde dans le lointain.

Dehors, des enfants s'exclament. Deborah ouvre les yeux. La lumière chasse les derniers démons. Petites douleurs ça et là qui la lancent. « Allez, ma petite chérie, se dit-elle, remets-toi debout. Il faut vivre, aujourd'hui encore, il faut vivre. »

Joselle Wolson

Joselle marche d'un pas léger sous le ciel bleu immaculé, le long du canal. Le froid la pénètre de piqûres sensuelles. Elle a la mine ébahie et rêveuse de celle qui sort d'une nuit d'amour. Deux mois et demi qu'elle n'avait pas couché. Elle commençait à devenir folle. Elle chantonne, elle est heureuse.

Elle se sent d'une humeur souveraine. Prête à tout pardonner, à tout oublier. Miséricorde pour son amant qui veut l'épouser. Lui, le petit professeur d'histoire, elle, l'héritière américaine : on n'est pas dans un conte de fées, quand même. Elle sourit, le regard en biais ; secoue légèrement la tête, infatuée d'elle-même.

Miséricorde pour lui, et miséricorde pour ces pauvres idiots qui ont inscrit en capitales blanches sur un mur aveugle : Mort aux patrons. Sans patrons, qui fabriquerait vos bombes de peinture, bande de chenapans ? Toute à son bonheur, Joselle est la mansuétude même.

Les quais aussi, salis par les chiens, jonchés de papiers gras, elle leur trouve un éclat particulier, une once de poésie. Elle n'a même plus peur de ces hommes farouches qui la scrutent, nimbés de solitude inquiétante et de crasse immonde. Pour un peu, elle irait leur parler.

Deborah Veinstein

Assise devant la table de la cuisine, Deborah observe une fois encore l'avis d'inhumation : une carte longiligne, encadrée d'une double bordure en tons gris. « Ils n'auraient pas pu te faire enterrer au Père Lachaise ? demande-t-elle au papier. On ne manque pas de tombes là-bas. Et puis ça aurait été plus pratique pour venir te voir. Tandis que le cimetière parisien de Pantin, c'est loin. C'est plat, d'accord. Mais c'est trop grand et c'est trop loin... Et puis toi, tu te serais bien vue à côté de Gérard de Nerval. »

Elle soulève sa tasse de café au lait qui tremble entre ses mains ridées et décharnées. « Je te l'avais bien dit, Sarah : Occupe-toi de tes funérailles. Occupe-t-en si tu veux que ça se passe comme tu l'entends. Mais non, tu répliquais, ça porte malheur. Tu parles... »

Karim El Yazidi

Karim regarde la Une du magazine. La photo sort bien : une femme élégante, assise dans un fauteuil, l'air convaincant, avec la main ouverte, devant un parterre de juges en hermine debout. Le titre, en lettres rouges : « La reine de la chicane ». Il est neuf heures, la salle de

rédaction est encore calme. On regarde l'hebdo, on attend les premières réactions.

Karim n'est pas très concerné par les histoires politiques. Il s'occupe d'économie de la santé, un sujet aride qui ne fait quasiment jamais les gros titres.

Il voit s'égrener le chapelet des journalistes qui arrivent en traînant la patte. Tiens, Gérard a l'air en forme, il doit s'être réconcilié avec sa mousmé. Tout le monde profite de l'absence du rédacteur en chef, parti en séminaire d'orientation avec toute l'équipe dirigeante. Les téléphones commencent à sonner, on échange des petites vanes.

Deborah Veinstein

Le téléphone sonne. C'est Madame Fechting qui vient aux nouvelles. « Oui, je vais tout à l'heure au cimetière pour dire adieu à notre petite Sarah chérie. David m'a appelée tout à l'heure. Il vient me prendre à quatorze heures en voiture en bas de chez moi et il me ramènera après la cérémonie *en bas de chez moi*. Il est vraiment aux petits soins. Vous êtes comme de la famille, il m'a dit. Alors, pensez-vous, il faut aussi que je lui trouve un petit cadeau. Je vais au supermarché lui acheter des chocolats fins. Le pauvre, lui qui aimait tellement sa mère... Bon, je me dépêche, Madame Fechting. À demain, oui, c'est ça. »

Deborah, les yeux absents, se frotte le nez et la bouche.

Noémie Lefebvre

Quelle pureté dans les yeux angéliques de Noémie. La vie est un jeu sublime : gamineries, défis, jouissances. Un jeu dans lequel il faut rester éveillé pour dominer la partie, augmenter le plaisir et, pourquoi pas, trouver son maître. Allongée languide dans sa couette Laura Ashley blanche à petites fleurs, le corps tiède, elle étend le bras vers son portable. Tiens, tiens, Babette a laissé un message.

L'instant d'après, ce n'est plus la même femme. Elle grimace. Ses yeux se plient. Ses dents se serrent. Ses lèvres s'ouvrent. Une voix étrange, serrée, basse, satanique, sort de sa gorge : « Tu veux me larguer, ma petite. Eh bien ma salope, tu vas me le payer ! » Elle jette violemment le portable contre le mur.

Karim El Yazidi

Karim est absent au monde. Ses collègues, habitués à fureter du regard en permanence, se donnent des coups de coude : « Alors, Karim, qu'est-ce que tu as fait de ta nuit ? » Il sort de sa catalepsie pour leur sourire vaguement. Il ne croit pas qu'il ait envie de leur parler. Il n'aurait pas le beau rôle. Il se voit mal leur expliquer : « Ecoutez, les mecs, cette nuit, de ma fenêtre, j'ai été témoin d'un meurtre. – Un meurtre ? Raconte. (Ils voudraient des précisions.) – Il y a un groupe d'étudiants pétés comme des coings qui ont jeté un clodo dans le canal. – Tu les as vus ? (Il ne pourrait pas tricher.) - Oui. – Et qu'est-ce que tu as fait ? (La question fatale.) – Rien. »

Quelque part, non loin, dans un monde parallèle, un tribunal est ouvert. La parole est au procureur : « L'accusé aurait dû détourner l'attention des étudiants pour les empêcher de jeter le clochard à l'eau. Il aurait dû descendre de chez lui pour porter assistance à la victime. Il aurait dû aller voir la police pour apporter son témoignage. C'est très grave. L'attitude en retrait de cet homme a entraîné la mort d'un autre homme. La cour doit se montrer très ferme. Qu'il soit lui-même livré à la barbarie humaine, sans que personne fasse le moindre geste en sa faveur ; ou qu'il donne un mois de salaire à des œuvres pour sans-abri. »

Joselle Wolson

La silhouette bedonnante de Richard Darmon sautille devant l'immeuble. Il attend dans le froid. Plus elle s'approche et plus Joselle sent sa mansuétude universelle l'abandonner. Elle a envie de lui faire mal, de le gifler, de lui crever un œil, de lui casser une dent. Le gifler pour le réveiller, parce qu'il s'est immiscé dans ses rêves alors qu'elle dormait cette nuit près de son amant. Lui crever un œil pour s'être montré à moitié nu hier. Lui casser une dent (et accessoirement lui mordre la langue) pour avoir bredouillé des paroles puériles au lieu d'avouer qu'il se touchait dans l'appartement (et pendant qu'il était censé travailler). Mais Joselle est une femme bien élevée, elle ne bouscule pas ses employés. Arrivée devant Richard, elle lui tend vivement la main et lui dit : « Venez, Monsieur Darmon. Avez-vous apporté la devis ? »

Richard Darmon

Depuis qu'il a huit ans, Richard essaie d'étouffer toute trace d'agressivité en lui. Cela date du jour où l'institutrice a demandé aux enfants : quel est votre principal défaut ? Comme il se bagarrait parfois, il avait répondu : la brutalité. La maîtresse le sermonna et il promit de renoncer à toute forme de violence. Il devint un lâche.

Ce matin, il retourne chez lui le cœur bouillonnant de colère. La tête penchée, raide comme un pantin, il marche à pas saccadés, en soliloquant. Il a passé toute la soirée d'hier à serrer son budget pour présenter à Joselle Wolson le devis le plus attractif possible. Il a rogné sur ses marges tout en trouvant des idées de décoration inédites et ingénieuses. Il a magnifié son projet, fait des prix cadeaux. Une offre en or.

Mais Joselle, à peine parcouru le devis, a exigé de lui une ristourne de vingt pour cent, en le regardant durement. Un bref dialogue pour lui faire comprendre que ce n'était pas négociable. Il a compris. Rage froide. Elle le sanctionne pour son écart d'hier. « Les femmes me punissent, les femmes me dressent », pense-t-il amèrement.

Deborah Veinstein

Deborah a déniché au fond d'un placard un vieux foulard noir imprimé en blanc cassé de motifs d'amandes, fleurs et boutons. C'est ce qu'elle a trouvé de plus sobre et de plus sombre dans sa garde-robe. Elle qui

d'ordinaire aime à jouer la marchande de mille couleurs. Sarah l'appelait: « Mon petit perroquet », à cause de ses habits excentriques et bigarrés. La petite vieille est fin prête à descendre, coiffée, pomponnée, sans ostentation. Elle attend le coup de téléphone de David. Elle aura juste à mettre son parka noir. Un parka pour un enterrement ! « Est-ce que c'est ma faute si mon manteau en laine sombre est au pressing ? », demande-t-elle aux deux chérubins en bois qui ornent le dessus de l'armoire.

Babette

Babette se lève à 14 heures. Se prépare des œufs au bacon. Devant elle, un magazine ouvert, une double page d'explications culinaires et des photos du plat sous toutes les coutures. La promesse d'une savante succulence. Une recette qui pourrait la guider. Des images qui pourraient l'inspirer. Mais dans la semi-conscience du réveil, Babette ne s'embarrasse pas de science gastronomique. Elle a juste parcouru la liste des ingrédients et jette à l'aveuglette le beurre, le bacon, la crème et les deux œufs dans la poêle chaude. « Pöh pöh pöh pöh ! » Que la cuisine se fasse ! Dans la pièce ensoleillée résonnent les crépitements des bulles amniotiques qui explosent.

Noémie Lefebvre

Assise en tailleur sur un couvre-lit doré, dans son ensemble Africa Wild de Chantelle, soutien-gorge corbeilles et shorty transparent, Noémie plonge les mains dans la soierie intérieure d'un coffret Napoléon-III en

bois de rose et filets de laiton. Fait glisser des pierres précieuses entre ses doigts blancs : émeraudes, turquoises, saphirs, diamants... Jouit de la caresse du soleil qui pénètre par les portes-fenêtres et le vasistas zénithal. Au creux de ses seins, un pendentif en or fin, à motif de chat, se soulève lentement.

Elle pose une pierre précieuse sur chacune des douze touches alphanumériques de son téléphone portable. Elle les observe, attentive aux rencontres des rayons du soleil sur les minéraux. Lorsqu'une gemme scintille particulièrement, elle note sur un carnet le numéro de la touche où le phénomène lumineux s'est produit.

En quelques minutes, elle se retrouve avec une petite suite de nombres, de dièses et d'étoiles. Dans le ciel, un nuage épais s'est interposé et plonge l'appartement dans une ombre étale. Le téléphone retrouve une apparence stable. Noémie regarde la page jaunâtre de son carnet : ##01883#**#052*1. Ôtant les chiffres un et zéro, les étoiles et les dièses, auxquels nulle lettre n'est associée sur les touches du téléphone, elle obtient : 883 52. C'est le moment pour elle d'interpréter les numéros selon leurs correspondances alphabétiques sur le clavier du portable : 883 52 = T.U.E. L.A.

Tue-la. « Il faut donc tuer Babette », se dit froidement Noémie.

Deborah Veinstein

Le cimetière est immense, un vrai désert d'arbres et de tombes où le convoi chemine lentement. Devant Deborah, l'oncle Gabriel, le

millionnaire, solidement charpenté, avec un large manteau en cachemire ébène, fait crisser les graviers. À sa droite, Uriel, impassible, tête penchée, écharpe vert bouteille, et à gauche la cousine Raphaëlle, altière, vêtue d'un corsage bleu et coiffée d'un voile en soie moirée sous un manteau de cuir noir... Partout des visages graves, où plane l'ombre de la mort.

Richard Darmon

C'était il y a longtemps. Disons autrefois. Jadis (dans un passé reculé), Richard restait allongé près d'Esther pendant des heures, apaisé, ou excité, par son odeur, ses baisers, ses caresses. Ils construisaient des châteaux en Espagne. Ils faisaient la fête, ils faisaient l'amour. Il la couvrait de bijoux. C'était un temps béni où l'avenir s'écrivait en lettres de feu. Il y avait des victoires, des défaites, des rires, des cris et des larmes. Mais tout semblait frappé du coin de la pureté, de l'énergie, de la conquête, de la vie. « Qu'est-ce qui s'est passé, se demande-t-il, à nouveau couché près d'Esther, à des années de distance. À quel moment l'amertume et le silence se sont-ils insinués entre nous ? Et pourquoi restons-nous encore ensemble ? »

Richard regarde le radio-réveil numérique radioguidé qui reçoit l'heure de Francfort : il est vingt-et-une heures onze, à Berlin comme à Paris. Il a un flash. Il se dit que l'ennemi héréditaire (les Allemands, qui représentent le mal) s'est emparé du temps. Pendant qu'il s'amusait, qu'il rêvait, pendant que son cœur affrontait l'existence avec optimisme,

pendant que ses lèvres cherchaient la bouche d'Esther et qu'un souffle léger passait de l'un à l'autre, le temps changeait de main, le monde tournait. Eux, les amoureux, ne s'en apercevaient pas. Ils restaient sur le bas-côté, à pousser vaguement un pied devant l'autre pour avancer. À parodier la vie. Comme si la mort intérieure avait gagné la guerre et les avait laissés à la marge de l'existence.

Deborah Veinstein

Deborah tricote dans la pénombre, sous le halo lointain de l'éclairage urbain. Gestes mécaniques, décompte des mailles, clic-clac des aiguilles qui s'entrechoquent. Elle se remémore un matin de l'été dernier, sur un marché de Haute-Savoie. Il y avait une jeune femme blonde, Valérie, qui vendait de la laine de chèvre angora et des produits dérivés de son élevage. Deborah avait sympathisé avec elle. Elle avait visité la ferme, pris des photos, acheté des pelotes, une écharpe, passé une journée formidable.

C'est avec les clichés de cette femme que Deborah s'est fabriqué un profil sur internet, dans un site de rencontres. Avec, pour sésame, le charmant minois de Valérie, elle parle avec ses amoureux, leur promet monts et merveilles, et les éconduit de temps en temps. Elle y puise une jeunesse à bon prix, s'amuse de la naïveté masculine, et aussi parle en liberté du quotidien avec des inconnus.

Elle vient de passer une heure avec un certain Ulysse27. Elle lui a raconté l'enterrement de Sarah. Il a fait semblant de s'y intéresser.

En fait, à la surprise de Deborah, il n'y a pas eu d' « histoires » aux funérailles. L'ambiance était grave, plutôt sereine, tout le monde voulait dire un petit mot sur la tombe, ça faisait chaud au cœur d'entendre tous ces témoignages d'amour, sous les nuages qui filaient comme des couronnes princières et malgré le vent froid qui piquait les visages, soulevait les voilettes et emportait de temps à autre les voix des orateurs dans ses tourbillons.

Deborah a déclamé le poème qu'aimait tant Sarah, en mémoire des rendez-vous hebdomadaires où les deux amies se lisaient tendrement des morceaux de littérature :

El Desdichado

*Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Etoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.*

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.*

*Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...*

*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.*

À un moment du dialogue, Ulysse27 a complètement perdu la tête et lui a demandé à brûle-pourpoint si elle avait un piercing intime. Un piercing intime ! Alors qu'ils échangeaient des impressions et des réflexions sur une expérience presque sacrée... Sur l'enterrement de sa meilleure amie.

Deborah a brutalement quitté le navigateur internet, révoltée et troublée.

Karim El Yazidi

Sous une lampe de bureau télescopique en métal noir, Karim traîne aussi devant son ordinateur, à la recherche de l'âme sœur, à la pêche à la ligne. « Je mens, écrit-il à Euridyce42 (*JF libre, sympa, agréable, rencontrerait copain idem, plutôt grand, bon niveau, pour partager loisirs ensemble ; à bientôt peut-être*), pour t'arracher des confidences. Je t'offre un miroir de ce que tu veux voir. C'est tellement plus facile.» Ces mots la laissent coite. Après quelques secondes elle répond : « ??? » Il se demande si ça vaut la peine de continuer. Il essaie : « Tout est tellement attendu. On devient des rouages de la machine, muets comme l'acier, bruyants comme des leviers rouillés. » Karim relit ces lignes, et les envoie à la jeune femme. Réponse d'Euridyce42, après quelques hésitations : « OK. »

« Et si je l'invitais à prendre un verre », se demande-t-il. Descendre vers République et ces petits bars du Marais où se pressent les bourgeoises bohèmes. Ambiances chaleureuses et vides où l'on échange des verres, des banalités et des sourires dans un vacarme tonitruant. Promesses de rencontres, histoires d'un soir.

Chez Karim, la fenêtre est ouverte en permanence, hiver comme été, et ce soir encore il fait particulièrement froid. Il porte un pantalon de pyjama, un jean par dessus, un tee-shirt, une chemise, un pull, un gilet,

un cache-nez, et un keffieh sur la tête. À part ça, pieds nus sur le plancher.

Il va à la fenêtre, regarde le canal silencieux. Repense à la rixe d'hier. Caresse les fougères qui protègent ses plantes. Soudain, ses yeux se troublent, il se sent habité par le passé. Il a une impression de déjà-vu. Comme s'il s'était déjà pensé en train de passer la main sur ces feuillages, de contempler cette nuit-là, avec le même sentiment désagréable d'être étranger à la société. Le plus curieux dans cette sensation, ce n'est pas seulement de revivre la situation, mieux qu'au cinéma, mais c'est que son corps lui paraît soudain d'une matière plus légère.

VENDREDI

Babette

Babette caresse le torse de Gérard. Savoure la grâce de s'éveiller à nouveau près de lui : le contempler dans son sommeil, entendre monter le désir, son désir à elle, son désir à lui. S'offrir la première douceur du jour. Leur relation est si simple, archaïque : elle est la femme, il est l'homme ; il travaille dehors, elle à l'intérieur; elle veille à son plaisir, lui à son bien-être. Tout se passe sans se dire. Il est silencieux, elle est discrète. Complicité féline. Rôles bien écrits. Ils ont tiré un trait sur l'aventure avec Noémie Lefebvre. Ils n'en parlent pas. Ils font comme si ça n'avait jamais existé.

Ce soir, à dîner, ils auront Karim, un collègue de Gérard. Un être singulier, un solitaire, un dépressif. Un journaliste bizarre. Elle lui fera des crêpes, ça le changera. Elle est presque certaine qu'il ne se fait jamais de crêpes. Elle pourra étrenner sa nouvelle poêle anti-adhésive quatre couches à queue large, un petit bijou, cadeau de Gérard. Ce sera aussi un moyen d'échapper à leur amitié virile et barbante, à leurs conversations cryptées sur la vie de la rédaction.

Elle se demande ce qui arriverait si Karim lui faisait du charme. Elle aurait peut-être du mal à résister. Tout en réfléchissant, Babette s'enivre de l'odeur de Gérard, âcre, puissante. Les cris sporadiques des oiseaux se mêlent au murmure de leurs souffles, comme des percussions dans un

nô médiéval. Babette descend sa main plus bas. Tout à l'heure, elle lui fera deux œufs au plat, elle les servira sur une assiette en porcelaine noire et tracera sur les jaunes un X avec du ketchup. La femme d'intérieur parfaite.

Ce soir, elle leur cuisinera aussi des cailles au froment. Elle connaît un commerçant africain qui élève des oiseaux dans son magasin et les vend pour toutes sortes d'usages : animaux de compagnie, nourriture, sorcellerie, et pire encore. Les cailles, il leur tranche la gorge d'un coup d'ongle acéré et les passe à ses assistants pour les déplumer. Dans la petite boutique sombre, puante et piaillante, ils sont bien une dizaine d'employés à jouer des coudes.

Avec trois doigts, l'index, l'annulaire et le majeur, Babette masse Gérard. Elle le pétrit, le roule et le malaxe comme une pâte à gâteau. Il commence à reprendre conscience.

Richard Darmon

Richard fait le pied de grue devant l'immeuble de Joselle. Vent glacial, ciel bas. D'ordinaire, ses clients lui laissent une clé. Ont sinon au moins la décence de l'attendre chez eux et de lui ouvrir la porte. Mais non, la patronne est de sortie, et l'ouvrier poireaute dans le froid. Les passants, emmitouflés, tête penchée, se pressent et rêvent de tout sauf d'être là. De guerre lasse, le bar-restaurant en bas de l'immeuble a remis sa terrasse. Richard se demande s'il ne va pas y entrer prendre un café. Il croque un gâteau oriental couvert d'une épaisse couche de farine qui se

répand en pluie sur sa veste. Fabrication d'Esther : un délice. De l'immeuble sort un homme style cadre, maghrébin, qui lui jette un bref coup d'œil interrogatif avant de partir vers le métro. Richard en profite pour se réfugier dans le corridor par la porte ouverte.

Deborah Veinstein

Deborah s'est levée un peu plus seule encore. L'enterrement est une seconde mort. Les vantaux de boue se sont refermés pour toujours sur le cercueil de Sarah. Rayée de la surface. Engloutie. Disparue. Absence irremplaçable.

Irremplaçable ? Oh, bien sûr, au club de bridge dont elle était présidente, ils se sont hâtés de lui trouver un successeur, avant même qu'elle ne meure. Elle a cédé la main sans regret. Après sa première opération, déjà, elle ne se sentait plus concernée, ni par l'administration ni par le jeu.

Deborah l'avait accompagnée deux fois dans cette petite société de bonnes femmes avides de médisances, de cancaneries, obsédées par le qu'en-dira-t-on. Elle en garde le souvenir cauchemardesque d'avoir été jaugée, jugée, classée, exécutée. D'ailleurs, elle n'a pas reconnu une seule bridgeuse aux funérailles.

Sarah lui manque tellement qu'elle a empoigné tout à l'heure le téléphone pour l'appeler, comme elle le faisait tous les jours. La vieille femme se serre contre le radiateur du salon.

Karim El Yazidi

Karim, compressé par la foule des travailleurs du matin qui s'agglutinent dans le métro, va au journal, le cœur un peu moins lourd. Hier, il était écrasé de culpabilité. Il n'a pas mangé, il a passé la soirée à écrire et à se ronger les sangs. À expier. Il se demande d'ailleurs s'il ne devrait pas consulter un psy, car il traverse des tunnels d'angoisse inquiétants. Aujourd'hui, ça va mieux. Il se sent vaguement délivré. Il oublie. Petites promesses d'avenir, menues perspectives immédiates : la journée au bureau, le dîner chez Gérard, qui s'est réconcilié avec sa chérie, et puis le week-end, pour penser à autre chose.

Tout à l'heure, en sortant de l'immeuble, Karim a croisé un homme qui mangeait des cornes de gazelle, les vêtements couverts de farine. Ça lui a rappelé son enfance au bled, quand sa mère lui en faisait au goûter. Elle s'approchait et lui disait : « Oh, il a neigé sur mon petit garçon, il est plein de neige. Il a froid, le pauvre petit vagabond. » Et elle le frottait affectueusement, l'embrassait et le câlinait comme pour le réchauffer.

Dans le village, on ne voyait pas souvent la neige, à part les cornes de gazelle. Il y avait un vieux potier. Souvent, mécontent de son travail, il brisait ses travaux d'argile et les jetait dans sa cour. D'années en années, les débris s'amoncelaient et formaient un tas énorme autour de sa maison. On se moquait de lui : « Alors, tu as encore raté ton coup, pas de bol ! Tu n'étais pas dans ton assiette ? » On le menaçait aussi : « Un de ces jours, il va arriver malheur avec ces morceaux de pots. » Et en effet, les jours de tempête, il valait mieux ne pas s'approcher de la

maison du vieux, à cause des tessons les plus légers qui tourneboulèrent dans les bourrasques. Mais il n'y eut jamais d'accident. Les lézards, les scorpions et les fourmis y élurent domicile, le potier continua d'être exigeant sur son travail. Et demeura une énigme pour le petit garçon. Le crissement strident du métro interrompt la rêverie de Karim. La masse liquide des voyageurs se déverse sur le quai.

DIMANCHE

Babette

Babette va à la messe avec Gérard. C'est légèrement déprimant, mais ça fait tellement plaisir à Gérard. C'est parti pour une heure de rituel. Le curé essaie d'y croire, mais il en fait trop. Il est grandiloquent, ça le rend irréal. Il parle trop près du micro. Et puis c'est trop fort, sa voix résonne dans l'immense nef froide. On ne comprend rien à ce qu'il dit.

Se lever, s'asseoir, bredouiller. La chef de chœur chante faux, l'organiste se prend pour Schönberg. C'est à peine supportable.

L'eucharistie. Babette suit Gérard et va mâcher l'hostie. Elle remercie dieu du fond du cœur. Elle pourrait être morte à l'heure qu'il est : au lieu de s'agenouiller devant le prêtre, Gérard se courberait sur son cadavre. C'était vendredi après-midi. Elle préparait la pâte à crêpes. Il devait être quinze heures. Avec le bruit du batteur électrique et la radio, elle n'entendit pas la porte du jardin privatif s'ouvrir. Elle eut la peur de sa vie quand elle sentit une main gantée se presser contre sa bouche et un poignard lui piquer le dos.

« Ne bouge pas », chuchota une voix féminine démoniaque. Elle reconnut tout de suite Noémie. Elle lui dit avec douceur : « Noémie, qu'est-ce-ce que tu fais ? – Je ne suis pas Noémie, fit la voix derrière elle. Je m'appelle Vengeance. – Noémie... (La pointe du couteau s'enfonça un peu dans son dos.) Vengeance, qu'est-ce que tu veux de

moi ? » Elle pleurait. Noémie : « Je dois te tuer, Babette. Tu vas mourir.»

Il fallut beaucoup de persuasion, des larmes, des suppliques, de la révolte et des caresses, pour rétablir le contact. Son ex-amante avait mis une combinaison noire et portait un bas qui lui dissimulait vaguement le visage. Elle était dans un état délirant. Voix râpeuse, regard fixe, gestes brusques. D'après ce que Babette comprenait, elle avait regardé des reflets sur son téléphone portable, et elle en avait déduit par un processus obscur que les esprits lui disaient : Tue-la.

Au lieu de s'opposer à elle, Babette était entrée dans son jeu. Elle avait d'abord argumenté : « Tue-la, ça peut concerner quelqu'un d'autre. – Non, répondit la voix sardonique. C'est toi qui étais le sujet de la prophétie. – Et si, avait lancé Babette, si je te donne une autre interprétation et que je te promette de ne rien dire à personne, me laisseras-tu en vie ? – Il n'y a pas aucune ambiguïté. C'est un message explicite. 'Tue-la.' Tu dois mourir. Tu vas mourir. – Attends, attends, avait supplié Babette. Un accusé a droit de se défendre. – Tu n'es pas accusée. Tu es condamnée. À mort. – Alors, si je suis condamnée, j'ai droit à une dernière volonté.»

Babette avait obtenu de pouvoir lui parler le temps d'une tasse de thé. « Tue-la », avait-elle expliqué dans une fulgurance, a un autre sens en anglais : TUE est l'abréviation de *tuesday*, et LA de Los Angeles. La prophétie était peut-être : « Mardi à Los Angeles. » Il se passerait peut-être quelque chose mardi à Los Angeles qui les concernerait elles deux.

Elle avait ébranlé les convictions de Noémie. Elle avait sauvé sa peau. Noémie était repartie en lui faisant promettre le silence. « Pauvre chérie, se dit Babette en souriant. Si ça se trouve, elle a pris un billet pour la Californie... Enfin, pourvu qu'elle s'éloigne. »

Tout en commençant à avaler l'hostie salée réduite en bouillie, Babette secoue la tête et rend grâce au Ciel, les yeux levés extatiquement vers les vitraux colorés. Gérard la regarde en fronçant les sourcils.

Karim El Yazidi

Vendredi soir dernier, à la soirée chez Gérard, il y a deux jours. La bouche de Babette, les yeux de Babette, le corps de Babette. De savoir qu'au début de la semaine encore elle trompait Gérard, tout à coup, il ne la regardait plus seulement comme la compagne de son ami, mais comme un être sexuel. Trouble. La soirée s'allongeait. Babette avait fait des crêpes et des perdreaux farcis aux noix. Leurs mains se frôlaient, se caressaient en passant, en tendant un verre ou en passant la salière. Sous la table, c'est encore le hasard qui pouvait vouloir que leurs pieds se rencontrent. Karim avait du mal à se contrôler. Gérard parti un instant dans la pièce voisine, il n'y eut plus d'ambiguïté : Babette l'embrassa secrètement. Le cœur du journaliste battait à tout rompre. Il se sentait à la fois dans la peau du traître, du prédateur et de la proie.

À quel moment peut-on se dire définitivement pervers, tricheur, méchant ? Deux oiseaux se sont posés sur le balcon. C'est dimanche, il est quatorze heures. La blanche matinée se prolonge pour le journaliste.

Tortures morales qu'il s'inflige. Introspection, sommeil, voilà ses grandes activités dominicales.

Il se repose. Attend le moment où son esprit cessera d'être agité, engourdi, avide, obscur. L'horloge tourne en rond. Il se prépare un thé. Se rendort. Va humer l'air à la fenêtre. Regarde le soleil à la surface de l'eau. Miroirs ovales qui ondulent.

« Donc, raisonne-t-il, je veux, je vais coucher avec Babette. Avec la femme d'un ami. Elle m'a dit qu'elle m'appellerait demain matin, pendant que Gérard sera au bureau. Demain, je n'irai pas au journal. Elle ne m'appellera peut-être pas. Pour l'instant je ne vois qu'elle, je ne pense qu'à elle. Et quand on aura fait l'amour, est-ce que le désir augmentera ou diminuera? » Le thé est presque transparent. Karim y fait tomber une goutte de lait. On dirait une explosion nucléaire dans la tasse.

Deborah Veinstein

« Maman, je peux vous aider ? » Cette manie de l'appeler maman, ça énerve Deborah. Hannah est sa belle-fille, elle est gentille, mais elle veut toujours se mêler de tout. « - Non, non, ne touchez à rien. Le gigot d'agneau est prêt, je n'ai plus qu'à le mettre au four. - Attendez, je vais le faire... - Non, non, ne touchez pas, vous n'y connaissez rien ! »

Deborah prend le plat en verre Pyrex des mains de sa belle-fille et l'enfourne sans ménagement. Ses mains tremblent. Petit être voûté, fragile comme l'herbe sous la pluie. « Regardez, Maman, vous tremblez. J'aurais aussi bien pu vous aider. - Mais non, je ne tremble pas ! Je ne

suis pas impotente quand même. En plus, vous n’y connaissez rien. C’est toute une histoire de placer le plat comme il faut dans ce four. » Grands yeux de la jeune femme.

Dehors, le canal est calme. La lumière changeante. À l’oreille droite de la belle-fille, une boucle d’oreille célibataire, dorée, avec un cœur dans un cercle. À son pouce droit, une bague en or bicolore. L’ongle de son orteil droit est verni au bleu clair, en accord avec la couleur de ses tongs, mais à gauche, il reste vierge. Hannah a déjà subi l’ironie de son mari, avant de partir tout à l’heure pour la corvée dominicale. Maintenant, elle sent distinctement le regard critique de sa belle-mère qui l’ausculte de droite à gauche. La mode asymétrique, dans la famille Veinstein, ils ne connaissent pas.

Karim El Yazidi

Les pieds en l’air, indolent, allongé sur le canapé blanc, Karim laisse sa pensée se perdre dans le ciel. Les nuages font la course. S’effilochent, se métamorphosent. Le journaliste se gratte la tête. Sa main droite n’a que quatre doigts. Il a perdu son pouce, ado, en réparant une mobylette. Une vidange. Il remettait en marche l’engin pour vérifier le fonctionnement général. La main fut entraînée par la chaîne. Le sang baignait dans l’huile, son pouce pendait comme une branche cassée.

Il réfléchit : ça ne doit pas être facile d’être femme de journaliste. Babette est à moitié nymphomane, Noémie aux trois-quarts folle. C’est un aveu que lui a fait à mi-mots Anton, le rédac chef, le mari de Noémie.

Il paraît qu'elle découche, qu'elle fait des scènes, qu'elle invente des histoires. Sa dernière lubie : elle veut la peau de Gérard, elle demande à Anton de le licencier.

Richard Darmon

Taureau ascendant bélier : astrologiquement, Richard est un fonceur né. En pratique, il est du signe des bœufs castrés, en chemin pour l'abattoir, ascendant chèvre : tout ce qu'il fait, c'est de manger son chapeau.

Bien qu'il se soit enfermé, calfeutré à double tour entre les quatre murs de la pièce la plus reculée, la plus isolée de l'appartement, il entend Esther, Levanah, Surya, et la belle-mère par-dessus, sopranos éraillées, pousser des contre-ut dans tous les sens : agressivité, revendications, victimisation, despotisme, révoltes... C'est insupportable.

Et surtout sa belle-mère, sa belle-mère ! Il la hait. Il est sans pitié. Elle est malade, il voudrait hâter sa mort. La conduire en un lieu désert, l'y abandonner. Elle serait bien attrapée, la vieille sorcière, avec sa mobilité réduite. Horrible belle-mère !

Richard continue d'aimer Esther, sans se rendre compte qu'il est d'abord attaché au souvenir de l'amour qu'ils ont pu vivre les premières années. S'il pouvait réfléchir, il reconnaîtrait que ce n'est pas sa belle-mère qui a pourri son mariage. Esther s'est éloignée de lui à la naissance de Levanah. Peut-être même déjà le jour de leur mariage. Jour fatal où il est passé du statut d'amoureux à l'état de reproducteur officiel.

Toute la maison s'est tue. Richard se rhabille, actionne la chasse d'eau et ouvre la porte. Il écoute le grondement de la ville, le chant d'un oiseau, l'horloge, le réfrigérateur, le grincement d'une porte. Il s'effraie de sa propre violence.

Joselle Wolson

De larges mains puissantes palpent Joselle de la tête aux pieds. Pâte malaxée, pétrie, roulée, battue. Des doigts s'enfoncent dans son dos, profondément, comme si sa chair était de sable mouillé. Le masseur est un Hindou ténébreux. On dit qu'il s'enferme parfois à double tour avec les clientes. On raconte qu'un jour une femme a porté plainte contre lui. Mais que la juge, au mépris de l'évidence, a acquitté le bel éphèbe sans vergogne. On la croiserait de temps en temps dans les couloirs de ce salon, où lui sont réservés des traitements de choix.

Détente sous les vapeurs d'huiles essentielles. Extase. Contrairement à cette cliente mal lunée, Joselle serait toute prête à se donner intégralement à lui. Elle veut bien lui signer une décharge. « Je, soussignée Joselle Wolson, certifie que c'est de ma plein gré que je m'offre entièrement (souligné deux fois) à la masseur. » Son corps, déjà élastique, devient liquide. Elle respire à fond, son cœur bat plus vite. Elle est tellement heureuse. Heureuse ! Mais le grand brun la réveille d'une voix profonde : « Madame, la séance est terminée. » Le délire érotique trébuche. « Tant pis pour toi, pense Joselle à l'adresse du géant hindou qui l'abandonne. C'est ma petit prof qui profitera de le geisha excitée. »

Karim El Yazidi

Fumées grisâtres dans le ciel blanc, comme des haillons fluides. Vent léger sur le canal, où les petits immeubles s'abîment en reflets changeants. Une barque bleue est accrochée au quai. Karim regarde le petit pont près duquel l'homme est mort mercredi dernier. Sous ses yeux. Jeté à l'eau par amusement, par bravade. Noyé par une bande de fêtards au retour d'une soirée trop arrosée.

Le journaliste n'en finit pas de revenir sur cet épisode, où il s'est conduit lâchement, préférant fermer les yeux, se détourner. Il aurait pu... Il aurait dû crier par la fenêtre, descendre en trombe, courir sur le quai, se ruer sur les agresseurs, les frapper ! Mais rien ne laissait présager leur crime. Ils soutenaient le clochard, ils semblaient l'accompagner, ils marchaient au bord du quai. On pouvait penser qu'ils lui parlaient, qu'il était question de le dégriser. Ils l'ont jeté à l'eau; ça ne n'a pas duré deux secondes. Karim n'aurait pas pu les en empêcher.

Noémie Lefebvre

Blancheurs légères dans les pommiers en fleurs, dégradés soyeux sous la roseraie, pensées et narcisses. La belle saison commence. C'est le premier jour de l'année où l'on a pu manger dehors. Parfums et éclats des fleurs, vigueur des ronces, des épines et des mauvaises herbes.

Il fait chaud. Même un peu lourd. C'est l'heure du thé. Dans le parc de leur villa, Noémie et Anton sont assis avec des amis autour d'une table

de jardin en résine tressée, à l'ombre des grands pommiers et des cédrats. Ils mangent les premiers abricots de la saison. Devisent indolemment. Fin d'après-midi, fin du week-end. Heures fugitives à savourer, avec une dernière sensation de bonheur, de nature, d'harmonie. Décompression.

Noémie a tout organisé ce dimanche pour détendre Anton : bouquets choisis, saveurs et vins rares, sieste de délices, thé avec ses meilleurs amis. Anton se doute que toutes ces preuves d'amour ne sont pas totalement désintéressées et se demande avec un brin d'inquiétude ce que cachent ces ruses enfantines. Il espère qu'elle ne va pas remettre ça avec la démission de Gérard.

Plus tard, de retour vers leur appartement en ville, coincés dans les embouteillages traditionnels du dimanche soir, ils refont l'histoire de cette belle journée, enjolivant encore le tableau de leurs impressions. Noémie glisse tendrement sa main gauche autour de la nuque d'Anton, et le caresse de la main droite. Il est sans défense devant cette femme plus jeune que lui à laquelle il ne peut jamais rien refuser.

« Anton chéri, dit Noémie avec douceur, j'aimerais partir demain à Los Angeles pour quelques jours. » Étonnement d'Anton, mais aussi soulagement : tant qu'elle ne le relance pas pour qu'il licencie les journalistes de sa rédaction. On ne vide pas les gens comme cela, elle ne se rend pas compte. Mais Los Angeles ? Qu'est-ce que ça cache ? « Tu ne cours pas derrière un homme, au moins ? – Mais non, chéri. J'ai juste envie de prendre l'air. Tu as bien été en séminaire dans la baie de Naples

cette semaine... J'ai besoin de quitter la ville, moi aussi. – Alors vas-y, mon amour, pars à Los Angeles. Mais j'y mets une condition... »

Par la vitre d'une voiture bloquée elle aussi dans la circulation, un homme les regarde. Il ne sait pas ce qui l'émeut le plus : la beauté un peu clichée de ce couple bourgeois dépareillé en âge, ou l'étrangeté de la blonde.

Deborah Veinstein

Tremblements soudains de la main gauche, tâches bleuâtres sur la peau, manque d'appétit... « Je vieillis », se dit Deborah, en tapotant sur le clavier de son ordinateur. Ce soir, elle ne sent pas concernée par les dialogues amoureux. Elle aimerait bien parler d'elle-même. De ses souffrances. Elle s'invente une mère malade. Mais son correspondant détourne la conversation. C'est un brun de trente-cinq ans, assez laid : nez camus, longs sourcils fournis, une cicatrice sous l'œil.

Dehors, dans la chaleur orageuse du soir, la nuit saoule draine les derniers hibernants : consciences hébétées et muettes, corps bosselés et pâles qui font leurs premiers pas en ville, après des mois de réclusion.

Joselle Wolson

Vingt heures trente. Allongée sur le lit, les jambes appuyées contre le mur, les yeux dans le vide, toutes fenêtres ouvertes, Joselle se détend. Repense à son petit prof. À leur différence sociale. Joselle a fait une bêtise, l'autre jour, en dévoilant à sa mère qu'il lui avait fait une

demande en mariage. Elle voulait juste rassurer sa mère sur son potentiel de séduction, lui montrer qu'elle est encore attirante. Et lui faire partager son bonheur d'avoir un amant.

Mais sa mère a tout pris au premier degré. Elle a posé plein de questions. Bien sûr, Joselle n'a aucune intention d'épouser ce garçon. Mais sa mère n'a rien compris. Elle n'a vu qu'une chose : que le petit prof n'a ni fortune ni rien, et qu'il veut entrer dans la famille Wolson. Le pire à présent est qu'elle exige de Joselle qu'elle rompe immédiatement avec ce garçon.

Or Joselle se dit, en se léchant un doigt, qu'elle a passé depuis mercredi des nuits érotiquement intenses, et elle compte bien continuer.

D'ailleurs le petit prof ne devrait pas tarder.

Richard Darmon

Les filles sont couchées. Esther et la vieille regardent la télévision. Richard est à son bureau, suant dans la chaleur lourde, devant une pile de papiers : factures, lettres, catalogues. Son ventre le fait souffrir. Comme s'il était plein de lave en fusion. Il n'y connaît rien en médecine, mais il se dit qu'il couve une maladie grave. Qu'est-ce qui l'attend au tournant : attaque cardiaque, ulcère, cancer ?

Il doit se débarrasser de sa souffrance. Un gastro-entérologue ? Il lui semble que la partie physique n'est qu'un masque, un symptôme. Le mal est plus profond, plus ancien. Il lui faut un psychanalyste, un toubib de l'âme, auquel il pourra confier ses doutes, ses révoltes. S'asseoir, parler,

recevoir des conseils, ça le calmerait, il y verrait plus clair, ça le détendrait.

Le problème, ce sont les moutons noirs de la profession : psychanalystes incompetents, malhonnêtes, idiots. Il y en a même qui sont sourds. Il est prêt à dépenser de l'argent, mais il ne veut surtout pas être lésé. Il a déjà son lot de frustrations. « Comment, se dit Richard, trouver la personne qui me fera du bien ? Après-demain, je prendrai ma journée et je demanderai au docteur Blum. Il doit bien connaître quelqu'un. »

Joselle Wolson

Joselle sommeille dans les bras de son amant, le cœur en paix. bercée par le silence, le sac et le ressac des respirations, la chaleur, la sueur, la fatigue. Douceur des draps moites, obscurité rassurante. Elle s'endort, elle s'éveille, dans un va-et-vient paisible. Se laisse gagner par le sommeil, soulève lentement ses paupières. S'abîme dans la contemplation d'un morceau de corps. Le sien ? Celui de son amant ? Elle perd conscience.

Noémie Lefebvre

Anton a fait un marché avec Noémie. D'accord pour qu'elle aille quelques jours à Los Angeles. Mais il lui a rappelé une antique coutume courtoise pour les amoureux qui doivent souffrir une séparation. Autrefois on s'échangeait des portraits. Lui, il demande à la filmer le temps d'une fellation. Ce n'est pas la première fois. Elle regarde l'objectif qui tremble

un peu. Elle se sent salie. Objet, prostituée, actrice pornographique. C'est un jeu entre eux. Elle est rabaissée, mais elle jouit de ce rôle, de l'humiliation. Ses mains s'activent, ses paumes recueillent le liquide, traînées blanches comme d'obscurs stigmates. À la limite, elle préfère cette abjection romantique à la mollesse des couples Bisounours. C'est une punition qu'il lui inflige, avec un plaisir pervers, mais à la fin c'est toujours lui qui s'effondre, de fatigue, de plaisir, de solitude et de culpabilité.

Deborah Veinstein

Recroquevillée, la tête entre les mains, Deborah dort devant la télévision. Sur l'écran, cinq cow-boys tuent des dizaines et des dizaines d'Indiens. Ni les coups de fusils, ni les râles d'agonie des peaux-rouges fauchés par les fusils, ni la musique symphonique qui couvre l'action ne troublent le sommeil de la vieille dame fragile. Parfois, à contretemps, son visage se raidit en brusques convulsions.

Karim El Yazidi

Karim est paisible. Un orage a éclaté, après une fin d'après-midi et une soirée lourdes. Une pluie sporadique goutte sur le canal. Du fond de son lit, il écoute le clapotis de l'eau. « La paix profonde, philosophe-t-il en écrivant dans son cahier noir, c'est non seulement de n'être en guerre avec personne. Mais c'est aussi de n'être associé à aucune guerre. »

Une voiture passe, musique à fond.

« Demain, je n'irai pas au journal, Babette m'appellera sur le portable, et je coucherai avec elle. Je suis sûr qu'elle se sert de moi pour régler un compte avec Gérard. Gérard est un type droit. Je pense qu'elle l'aime vraiment, mais qu'elle cherche à l'éprouver, à le déstabiliser. À le faire souffrir. Elle emprunte mon corps pour le torturer. Elle me drague pour lui faire mal. Je ne compte pas pour elle. Je ne peux rien lui refuser, je suis contraint d'aller dans son jeu. D'abord, parce qu'elle est séduisante. Mais surtout je ne peux l'empêcher de passer par moi pour mener sa bataille sadique. Je vais l'embrasser, lui faire tout ce qu'il est possible. Pas seulement par désir (et malheureusement même pas son désir à elle). Mais surtout parce que le monde est si obscur que je dois la laisser mener sa guerre à travers moi. Sinon elle se retournerait probablement contre moi. Pour venger l'affront d'être refusée. Et pour maintenir sa pression sur le cœur de Gérard. » Au loin grondent le tonnerre et la sourde rumeur de la ville. Des gouttes de pluie tombent des rameaux.

Babette

Gérard a avalé cinq verres de whisky, plus du vin pendant le dîner. Ils ont regardé le film du dimanche soir. Fait l'amour. C'était animal et frénétique. Gérard dort. Allongée sur le dos, Babette se sent collée au lit, comme écrasée par la pesanteur, clouée, paralysée.

Elle est dans l'effarement. Depuis quelque temps, elle prend conscience que sa vie est une caricature pitoyable, vide. Elle n'est pas heureuse en se conformant au miroir qu'on lui tend. Femme fleur épanouie. Elle ne

veut pas mener une fausse vie, avec un faux moi, dans une histoire écrite d'avance. Sa liaison avec Noémie lui laisse aussi un goût de vide dans la bouche, elle ne comprend pas bien pourquoi. Stratagèmes et manigances complexes pour décupler une intensité purement sexuelle au fond.

Elle a besoin d'imprévisible. Mais pas nécessairement d'action, ni de romantisme, ni d'aventures. Au contraire même. Comme dans un livre de Henry James, elle voudrait que ses journées et ses pensées se suspendent, s'attachent à une vérité impossible.

LUNDI

Karim El Yazidi

À cette heure matinale, au club de sport, on croise surtout des femmes. Un peu d'exercice avant le bureau. Une montée d'adrénaline pour tenir le choc, pour augmenter l'énergie, pour alimenter l'agressivité. La plupart vont dans la salle de musculation en torchis blanc, s'entraîner sur des tapis de marche, des escaliers, des vélos. Karim aime tâter quelques balles sur le terrain de badminton. On peut venir sans partenaire, il suffit de prendre un ticket et d'attendre que quelqu'un se présente. Karim a le numéro 603.550. Il patiente en écoutant la musique qui sort des haut-parleurs rouges. Dans une poche de son short, son portable en position vibreur. Babette doit l'appeler tout à l'heure. Il n'a pas envie de l'attendre chez lui à rien faire.

Richard Darmon

Un beau jour, on est frappé par une épreuve venue de nulle part. Un accident, une maladie, une lettre de licenciement, un pétage de plombs, une fuite d'eau. Ou tout ça à la fois. D'un coup, on se retrouve désarmé, vulnérable, tout petit. On stoppe la vie à marches forcées, on se met au lit en tremblant, on fait ses comptes. On s'aperçoit qu'on a bâti sur du sable, qu'on s'est aveuglé. Richard s'imagine qu'il y a un remède contre les revers de fortune : c'est de vivre dans une déconstruction permanente de l'existence. C'est de traquer la fausseté dans la vie. C'est

d'être vrai, de sentir la misère des apparences. En principe, le destin n'éprouve pas le besoin de nous rappeler ce que nous savons déjà, il ne rabaisse pas l'orgueil de ceux qui mesurent leur propre nullité.

Le designer lumière, les paupières tombantes, est sur le palier de Joselle Wolson, hésitant à entrer. Pour une fois, elle ne l'a pas fait lambiner devant l'interphone de l'immeuble. Elle n'a pas passé la nuit ailleurs. On dirait même qu'elle a eu du monde. Derrière la porte lui parviennent les sonorités nasillardes de sa patronne et une autre voix, masculine. L'amant en titre, probablement. Sans se l'expliquer, tant l'âme est opaque à elle-même, Richard est jaloux de cet homme.

Noémie Lefebvre

Lunettes noires, rouge à lèvres, imper sombre, bas en transparence blanche avec jarretière qu'on entrevoit à l'occasion sous la jupe fendue. Noémie a la matinée à tuer avant son départ pour Los Angeles.

Elle a tout calculé. Elle s'envole ce lundi pour arriver bien avant minuit et profiter des mille quatre cent quarante minutes du mardi, histoire de vivre à fond la prédiction. Départ tout à l'heure, à quatorze heures, de Roissy, avec une escale à Detroit.

Elle est revenue dans ce bar-restaurant en bordure de canal. Elle aime bien ce coin. Elle y déjeune de temps en temps. La terrasse est un peu étroite, les passants se heurtent parfois aux tables rondes. Mais c'est agréable de profiter de quelques rayons de soleil. Elle a commandé un café-crème et lit un journal de gauche.

Noémie repense à Babette. À sa peur. À son visage décomposé, aux battements de son cœur, à sa chair tremblante. Au poignard qu'elle lui enfonce doucement sous la peau. Elle est aussi lucide. Le désert de sa vie profonde la pousse à des actions de plus en plus étranges et dangereuses, à la recherche de sensations violentes et répréhensibles.

Joselle Wolson

Un homme, la quarantaine, râblé, cheveux noirs bouclés. Pas très beau. Il apporte un déjeuner sur un plateau : service en porcelaine de biscuit, cuillères en argent, cafetière fumante, cake, sucre, lait, jus d'oranges sanguines. Joselle chantonne : c'est un flux, un murmure qui couvre son angoisse et ses doutes. Regard froid sur l'homme dans les bras duquel elle était tout à l'heure.

Les défauts de l'amant apparaissent. Sa voix de fausset, ses manières de faux-cul. La voûte des épaules. La physionomie mal proportionnée, vaguement monstrueuse à bien y penser. Il lui a écrit un poème, une insanité amoureuse, un truc allusif en miroir qui a laissé Joselle de marbre. Mépris, hauteur. Elle sifflote, ça l'aide à supporter sa méchanceté – son réalisme. Immoralité de la musique, qui adoucit la culpabilité des criminels.

C'est une étrange mélodie qui s'échappe des lèvres de l'Américaine. Pas vraiment des notes ni rien de précis. Ça monte, ça descend. Ça s'arrête. Ça reprend. Antienne mêlée de souffle. Une tasse fumante est posée

devant elle. Le petit prof sourit béatement : il n'a pas l'air de s'être rendu compte qu'il n'existe presque plus à ses yeux.

Karim El Yazidi

La partie de badminton vient de s'engager. C'est une femme entre deux âges qui s'est proposée pour échanger quelques balles. Le téléphone vibre dans la poche de Karim. Un message de Babette : « Rappelle-moi. » Changement de cap. Avec un petit geste gêné, le journaliste quitte la salle de sports.

Babette

Babette s'est déguisée pour passer anonymement : fond de teint, rouge à lèvres laqué, grandes lunettes de soleil, foulard clair sur la tête, un imperméable en skaï blanc... Elle ressemble à la caricature de la femme qui trompe son mari. « Regardez-moi, semble-t-elle crier aux passants ébahis. Je me cache. L'amour n'a que faire du mariage. Je suis scandaleuse, je suis immorale. Jugez-moi, condamnez-moi, vous qui ne faites rien de vos vies, vous qui êtes morts. Je glorifie l'adultère et je vous emmerde ! »

Richard Darmon

Une des idées lumineuses, dans l'aménagement de cet appartement, c'est de supprimer certains faux plafonds pour gagner de l'espace et varier les volumes. En soulevant une plaque de plâtre, juché sur un

escabeau, Richard fait tomber de l'eau sur la moquette de laine. Il se souvient maintenant qu'il y avait des traces d'humidité dans ce coin la semaine dernière, lorsqu'il a fait le tour des lieux. Apparemment, la fuite a recommencé. Elle provient de l'appartement du dessus, au niveau de la colonne d'eau chaude.

Il prévient Joselle, qui est assise en face de son amant, dans une semi-pénombre. L'ambiance monte tout de suite d'un cran. La patronne s'échauffe, donne des ordres. Elle se dépêche de grimper chez la petite vieille qui habite au-dessus.

Noémie Lefebvre

Il y a des matins comme ça. On fait un mauvais rêve. On a envie de tout envoyer balader. De changer de vie. De dire au revoir. Le serveur est un jeune homme aux cheveux ras, très maigre, la peau tendue sur les os. Il a l'air lui aussi d'avoir passé une mauvaise nuit. Ce n'est pas une raison pour renverser la moitié de son café crème dans la soucoupe. Noémie le lui fait remarquer et commande sèchement une autre tasse. De mauvaise grâce, le garçon retourne au comptoir et transvase le liquide dans un verre. Il essuie tasse et soucoupe avec un torchon sale, remet le crème dans la tasse et ajoute de l'eau chaude. Au regard interrogatif du patron dressé derrière sa caisse, il désigne la femme assise en terrasse, une blonde un peu mûre, habillée court, qui lit le journal. Petits sourires et moues pleines de sous-entendus.

Le patron prend les choses en main. Il revient avec le café crème, et un croissant posé princièrement sur une serviette en papier rouge bordeaux. « Avec les excuses de la maison, Mademoiselle, fait-il, lourdement obséquieux. Tout pour votre plaisir. » Noémie le regarde à peine. Le patron s'en fout, il est sûr de lui. Il sait qu'avec de l'effronterie on obtient tout ce qu'on veut. S'il a la fantaisie de baiser cette bourgeoise provocante, il la possèdera, c'est sûr. Mais à cette heure-ci, le patron ne sait pas très bien ce qu'il veut. Une main sur la hanche et l'autre sous son plateau, il regarde les formes d'une autre poupée qui passe.

Babette

A l'école, les enfants se moquaient toujours :

Babette

Elle est bête

Babette

Elle est bébête

À la maison aussi, ses parents la prenaient pour une idiote. A force, Babette s'est habituée. Elle se trouve un peu plus stupide que la moyenne. Au fond, ce n'est pas déplaisant de laisser les autres courir le cent mètres de l'intelligence, pendant qu'elle marche indolemment sur les sentiers de l'imbécillité. Elle approche de chez Karim. Elle se sent folle, en plus d'être bête. Quand elle sourit, de petits plis se dessinent à l'extrémité de ses lèvres.

Le ciel s'est couvert d'une couche profonde de nuages violets. La terre est sombre. Atmosphère pesante, orageuse, à l'unisson du péché mortel

qui va être commis. « Après tout, se dit Babette, ni lui ni moi ne sommes mariés. Alors où est la faute ? » Oui, la trahison n'est pas une faute en soi.

Du plus loin qu'elle s'en souvienne, Babette est un cœur d'artichaut. Elle pensait se calmer avec Gérard, avec son côté sérieux, vieux jeu, son absence d'humour. Elle imaginait se caler dans son rôle de compagne fidèle, à l'ancienne, une mécanique bien huilée. Mais c'est l'inverse qui se produit. Gérard, le rustique Gérard, coincé dans ses principes rigides, exacerbe son côté libertin, sa passion pour la tromperie, la dissimulation, la transgression. Elle jubile de s'être déguisée (grandes lunettes noires, foulard clair, long imper blanc, chaussures à talons de cuir crème). Elle retrouve les jeux de l'enfance, quand elle dévalisait la garde-robe de sa mère. Le sol semble léger. Son cœur bat plus fort, plus vite. « Non, je ne suis pas fière de ce que je fais, mais j'y suis portée, par le mal, par le péché, par Satan, et par la sainte jouissance. Je trahis, donc je suis et je jouis.»

Toute à ses pensées qui se succèdent en un ballet sauvage, Babette découvre au dernier moment Noémie Lefebvre, à la terrasse du café en bas de chez Karim, faussement absorbée dans un journal. Babette se met à trembler. Qu'est-ce que Noémie fait ici ?

Au lieu de sonner à l'interphone, la jeune femme continue son chemin comme si de rien n'était, les mains tremblantes, yeux ronds et bouche bée. Elle a l'impression d'un guet-apens. Arrivée au coin de la rue, elle se précipite sur son portable et téléphone, hystérique, à Karim. Quant à

Noémie, inconsciente de ce qui se passe, happée par la lecture de son quotidien, elle dévore son croissant.

Richard Darmon

L'eau et l'électricité. Ça fait un court-circuit. La tête enfoncée sous le plafond, un chiffon à la main, une lampe torche au front, Richard constate l'étendue des dégâts. Il sifflote. De l'eau s'écoule vaguement vers un enchevêtrement de fils électriques à moitié dénudés. Il redescend de son escabeau. La fuite vient de la colonne d'eau chaude, mais elle date un peu, puisque l'eau est froide. Par précaution, il vaudrait mieux fermer cette colonne sur tout l'immeuble et appeler le syndic pour engager des réparations d'urgence.

Joselle Wolson

Joselle est devant la porte de la vieille du dessus. Elle a le doigt sur la sonnette, mais personne ne répond. Il est pourtant essentiel que la petite vieille réponde. Un voisin de palier pointe le nez. Le grand Arabe ténébreux. Il a l'air surpris, presque gêné. Joselle lui explique la situation, en ouvrant grand la bouche et en ponctuant ses paroles de mimiques expressives : « Bonjour, je suis le voisine du dessous. Je viens de me rendre compte, j'ai des ennuis avec le plomberie. Il y a un fuite dans mon appartement. De l'eau sur mon moquette en laine. Et je sonne et je sonne, mais personne ne répond. » Elle sonne et frappe à nouveau à la porte, pour bien montrer qu'elle ne raconte pas d'histoires et qu'elle

est désemparée. Elle espère que l'homme va lui proposer son aide. Mais il lui dit simplement : « Vous devriez demander à Madame Herbue, au troisième étage, elle a peut-être les clés», avant de rentrer chez lui.

Deborah Veinstein

Deborah se doute qu'elle est en train de mourir. Elle tombe lentement à terre. Paradoxalement elle a l'impression de gravir un sommet. À présent, elle flotte dans un territoire vide et nu, triste et froid. Son souffle s'éteint. Le désert devient lumière. Des sonorités indicibles l'enveloppe. Elle se noie dans l'infinie couleur.

Karim El Yazidi

Chez la voisine, des coups de sonnette cassent le calme matinal. Retentissent à répétition. Karim se demande si Babette ne s'est pas trompée de porte. Il va sur le palier. Et se trouve nez à nez avec la propriétaire du dessous, la dinde américaine. Elle a une fuite qui vient de chez la petite vieille. Elle veut enrôler Karim dans sa croisade contre les plomberies réfractaires et les mémés sourdes. Karim s'esquive prudemment.

MARDI

Richard Darmon

Les murs sont calmes. Esther est allée conduire les enfants à l'école maternelle. La belle-mère, après avoir servi le petit-déjeuner, est retournée se coucher. Le ventre gonflé de corn-flakes, Richard est en méditation devant son bol. Il a pris sa journée pour voir le docteur Blum. Il va lui parler de son corps qui va mal. L'électricien pète les plombs, ironise-t-il.

Il a des fantasmes de meurtre, d'agression, de viol. Il ne va pas bien du tout. À moins que ce ne soit normal. On ne sait jamais.

Hier, à l'appartement qu'il modernise, il y a eu un drame. L'Américaine est arrivée, à moitié folle. Comme la voisine du dessus ne lui répondait pas, elle a rameuté les voisins. Ils ont appelé les pompiers, qui ont forcé la porte et découvert le cadavre de la petite vieille, étendu dans sa cuisine. Pour la première fois, Joselle lui a semblé vulnérable. Presque humaine.

Joselle Wolson

Au téléphone, la bouche de Joselle s'ouvre en grand comme un gouffre :
« Penses-tu que après le fuite d'eau la électricien sera venute pour monter regarder quoi ? Il n'a rien fait, mais alors rien. Alors qu'elle était morte. – (...) – Ce qu'il pourra faire ? Je ne sais pas, moi : venir voir, aider le pompiers, fermer le fuite. Mais là non. On dirait un ostrich. – (...)

– Oui, un austruche, qui se mette le tête dans la sable pour fuir le réalité. Les Français n’a aucune sens des responsabilités. Heureusement que le voisine du troisième qui s’occupe de la syndic a appelé les pompiers. Si tu avais vu ça, le pauvre petit vieille dame était mort, c’était horrible. – (...) – Figure-toi que pendant ce temps-là, la petit prof il faisait semblant de lire une livre, comme s’il n’avait pas la moindre minuscule sentiment humain. Je la déteste, c’est comme ça qu’on dit : déteste ? »

Babette

Avec Karim, Babette ne sait pas si c’est de l’amour ou non. Sans doute pas. Elle a passé la journée d’hier et la nuit chez le journaliste. Heures de volupté. Elle n’est pas rentrée chez elle. Mais il a paru plutôt gêné hier soir quand elle lui a demandé de rester encore avec lui.

Allongée sur le canapé blanc, elle regarde l’écran lumineux de son portable. Gérard doit être fou d’inquiétude. Et de rage. Il n’arrête pas de lui laisser des messages.

Deborah Veinstein

Sentiment de liberté. En perdant son corps, Deborah a quitté la souffrance. Son âme est un mince voile dans l’espace, corpuscule protéiforme caressée par les ondes de la lumière. Veuve noire, princesse blanche, mariée bleue, elle danse.

Richard Darmon

Hier, en bricolant le faux plafond de Madame Wolson, Richard a entendu un choc lourd : il sait depuis que ce bruit était l'écho de la chute de la vieille dame sur le sol de sa cuisine quand elle est morte.

Ce matin, il était serviable et tout miel avec sa belle-mère.

Karim El Yazidi

Dans la salle de rédaction, deux jeunes femmes court-vêtues et coiffées d'oreilles de lapins blanches apportent en se trémoussant un grand paquet enrubanné. C'est un jéroboam de bordeaux, qui déclenche une foule de commentaires chez les rédacteurs. Cadeau d'un directeur de théâtre qui tient absolument à ce qu'on parle de sa pièce.

Gérard est en dehors de la fête. Il consulte sans cesse son portable, jetant de temps à autre des coups d'œil furibards sur le bureau paysager du rédacteur en chef. Karim le surveille de loin, il est lui aussi étranger à l'effervescence générale.

Babette

Bain de soleil matinal dans un jardin public, sous la frondaison clairsemée des ormeaux et des marronniers, avec Jodie, une copine. Elles ont mis les lunettes de soleil et la petite robe à carreaux pour s'y croire vraiment, bien qu'il fasse frais. Minauderies, sourires, charme entre filles... Tout à l'heure on se fera des confidences, on dévoilera ses petits et grands secrets. Le bonheur est à conquérir à chaque instant.

Les deux femmes sont d'accord sur un point : il faut mettre toute son énergie dans la balance.

Dans l'axe de leur banc, un vieil homme en veste cachemire les regarde. Deux conceptions distinctes de la température : elles, dénudées, confiantes dans le rayonnement solaire ; lui qui se protège du froid et des maladies.

Des pigeons volètent à travers les branches. Une Asiatique se fait prendre en photo devant un massif de fleurs. Le vent se lève. Un nuage cache le soleil. Les deux amies sortent une petite laine de leurs sacs. Depuis quelques minutes, elles ont le visage assez grave.

Deborah Veinstein

Tout là-bas, dans l'immensité obscure, il y a un rai de lumière vers lequel les âmes, minces filaments de nanomatériau, convergent, aimantées, aspirées, avalées.

Richard Darmon

Richard marche. Il a quelques rues à traverser pour se rendre chez le docteur Blum. Il faudra qu'il lui parle de ses états d'âme. Et aussi de ses maux d'estomac. De ses fatigues, de ses vertiges. De ses obsessions. Il regarde les femmes, les suit des yeux quand il les croise. Deux l'ont aussi regardé. Il se demande si ça a une signification, si c'est une invite. Il vérifierait volontiers si les femmes dont il réussit à capter le regard se

retournent. Il n'ose pas. Parfois pourtant, il l'a déjà observé, les femmes se retournent sur un homme dans la rue.

Il compte. Il a « connu » dix-sept femmes dans sa vie. Mais il y a encore une place dans son cœur. Pour une dix-huitième.

Joselle Wolson

Un large fauteuil rouge. Joselle se coupe les ongles. Lit un roman policier. Ou plutôt le relit. Elle a des réminiscences, ça lui rappelle vaguement des choses. Une histoire de spéculation immobilière. Elle ne comprend pas tout. Elle ne cherche pas à comprendre. Elle préfère une lecture passive, brouillardeuse, désintéressée. Les détails, les réflexions, le récit, elle ne participe pas vraiment à tout ça. Mais elle se souvient que l'auteur sait où il va, c'est l'essentiel et ça la repose. Inoffensif rêve éveillé, cathartique peut-être.

L'électricien a pris sa journée, le petit prof donne ses cours. Elle se retrouve seule. Elle reprend ses esprits. S'enfonce dans le cuir, se laisse bercer par la pâle lumière du jour, par l'encre sur le papier. Oui, finalement, se dit-elle au bout d'une réflexion bardée de lassitude, pourquoi s'énerver, pourquoi changer, pourquoi brusquer le destin ? Ce petit prof, elle l'apprécie, il ne fait pas de bruit. Elle va le garder encore un petit peu. Peut-être longtemps.

Babette

Babette fouille dans les affaires de Karim. Ouvre les tiroirs, les armoires, les carnets. Ça lui rappelle le jour où, dans un vieil album de Gérard, elle a déniché une vieille photo sépia, un peu déchirée. On y voyait Gérard, qui devait avoir vingt ans, avec quatre ou cinq étudiants saouls, dans une salle de ferme. Il était déguisé en femme et riait aux anges.

Au fond d'un placard de la salle de bains, elle découvre un nécessaire à épilation. Elle est perplexe devant cet aspect de Karim qu'elle ne soupçonnait pas, derrière ses dehors de brun ténébreux. Sa peau douce, presque imberbe, est donc un effet de coquetterie. Ce matin, elle l'a aussi vu devant la glace s'arracher des cheveux blancs.

Ah, les hommes ! se dit-elle, assise en tailleur devant une commode béante, encombrée d'un bazar prometteur.

Noémie Lefebvre

Moquette immaculée, immense tête de lit en damier, coiffeuse en granite, petits meubles lustrés, déco vieillotte, balcon spacieux qui donne sur la ville... Un parfum de luxe et d'hygiène absolue plane sur cette chambre au douzième étage du Tower Beverly Hills Hotel. « C'est dommage, se dit Noémie. C'est idiot. Tout est propre ! » Pour une fois qu'elle avait une envie compulsive de laver, de nettoyer, de frotter, de faire le ménage à fond !

Elle s'en doutait un peu, mais il ne lui est évidemment rien survenu d'extraordinaire ce mardi à Los Angeles. En tout cas pour l'instant. Elle

suit sa destinée. « C'est peut-être dans ma ville qu'il se passe quelque chose. Là où je ne suis pas. Parce que je n'y suis plus. » Elle énumère les possibles : Anton se tape sa secrétaire, un cambrioleur dévalise l'appartement, cette bécasse de Babette fait les quatre cents coups... Qui sait ?

C'est peut-être le décalage horaire, ou de n'avoir rien avalé depuis le café crème, hier matin : Noémie a la tête qui tourne. Allongée les bras en croix sur le couvre-lit crème brodé de son lit immense, elle concentre son esprit sur les paumes de ses mains et les pointes de ses seins. Elle sort de son corps, se dédouble. Les yeux fermés, elle a l'impression de se regarder depuis le plafond. Il lui semble qu'elle n'a jamais été aussi légère, belle, souriante.

Joselle Wolson

Joselle couve quelque chose : picotements dans la gorge, bourdonnements dans les oreilles, complètement raplapla. Elle soupire, s'enfonce sous sa couette sans y trouver de réconfort. Dans un moment pareil, elle aurait bien besoin d'avoir sa maman près d'elle. D'être choyée, chouchoutée. Mais elle a passé l'âge. Sa mère n'est pas là, ni son amant. Peut-être devrait-elle appeler un médecin. Ce qui est sûr, c'est qu'elle va changer l'épaisse moquette en laine où s'accumule la poussière, malgré tous les efforts de la femme de ménage. Il faut qu'elle se renseigne, mais elle opterait bien pour un plancher en chêne brossé.

Ce n'est pas très charitable, mais hier, en entrant avec les pompiers chez la vieille du dessus et en la découvrant morte dans sa cuisine, Joselle a immédiatement pensé à acheter l'appartement. Elle peaufine cette idée, calculant comment joindre les héritiers, imaginant aussi l'emplacement de l'escalier intérieur. Elle dessine mentalement la nouvelle organisation des pièces, y incluant une chambre pour un bébé.

Babette

Babette mange du Nutella, assise chez Karim sur le canapé blanc. Le pot de chocolat entre les jambes, la cuillère dans la main droite et un petit miroir à maquillage dans l'autre main, elle se regarde. Elle se parle. Elle traque ses propres mensonges. Gérard n'arrête pas de l'appeler depuis ce matin. Elle ne décroche pas. Elle a besoin de temps pour mettre ses idées au clair.

Elle réalise qu'elle panique complètement à l'idée de vivre avec ce type hyper structuré, catho, à moitié autiste. Prince charmant idéal, complètement investi de sa mission virile : « Un type pareil, a dit sa copine Jodie, ça ne se lâche pas ! » Et pourtant Babette se jetterait dans les bras de n'importe qui pour lui échapper.

Karim El Yazidi

Le portable vibre. Karim décroche. C'est Babette.

BABETTE. - Je ne te dérange pas ?

KARIM. - Ça va.

BABETTE. - Tu peux parler ?

KARIM. - Comme ça... On est en bouclage. »

Dans les bureaux, les maquettistes et les correcteurs marchent de long en large, quémendant des coupes ou des intertitres. À l'autre bout de la salle de rédaction, Gérard est préoccupé, les yeux rivés dans son papier.

BABETTE. - Karim, je t'aime...

Ça lui rappelle un roman de Marguerite Duras où l'héroïne, attablée dans un café au bord de la Seine, dit son amour à l'homme qu'elle aime, et n'a en retour qu'un silence. Ce que dit ce silence : tu es vulgaire, tu joues avec moi.

BABETTE. - Tu ne veux pas exprimer tes sentiments ?

KARIM. - C'est difficile.

BABETTE. - Tu veux que je parte de chez toi ?

A-t-elle un endroit où aller ? Chacun à leur manière, derrière une façade lisse et discrète, ils errent comme des parias dans la désolation et le hurlement. En profondeur, des plaques tectoniques remuent leur cœur. Ils sont prêts pour une histoire sentimentale. Un chemin inconnu s'ouvre à eux. Mais est-il tellement inconnu ?

Noémie Lefebvre

Le soleil couchant tombe en rase-mottes dans la chambre d'hôtel, dessinant des ombres immenses. Noémie laisse la lumière, filtrée par les rideaux tremblants, ruisseler sur son corps. Tout à l'heure, elle s'habillera et prendra du bon temps. Elle ne connaîtra plus ni mari, ni père ni mère.

Elle ira dans une de ces adresses impudiques que seule l'Amérique pouvait inventer. Elle criera de tout son saoul, s'enivrera d'effluves érotiques, se brisera les hanches, se consumera en voluptés.

Elle ne veut pas mourir.

Paris, 24 septembre 2007 – 22 octobre 2008